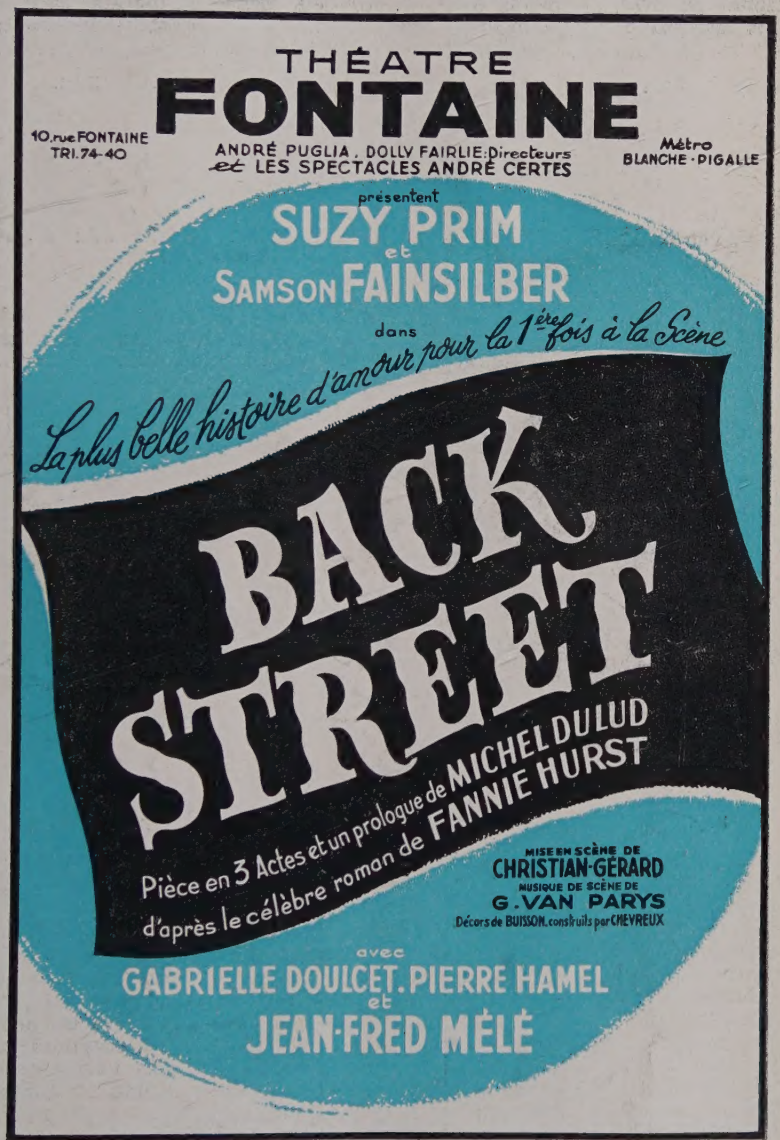
Illinois U Library

NUMÉRO 120

13 DÉCEMBRE 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Kurt. Ray.

Ray. Kurt. Walter.

Hattie.

1 RAY. — *On m'a traitée de « grue* (PROLOGUE.)

2 WALTER. — *Au revoir, monsieur Shend Mademoiselle...* (PROLOGUE.)

3 HATTIE. — *Je ne vous dis pas le contr* (ACTE I.)

4 RAY. — *Oui, c'est eux !* (ACTE I.)

5 WALTER. — *C'est un miracle qu'on n soit jamais douté de rien.* (ACTE II.)

Ray.

Ray. Walter.

BACK STREET

Pièce en 3 actes et un prologue
de MICHEL DULUD

d'après le roman de
FANNIE HURST

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre FONTAINE, le 7 Avril 1952 dans une mise en scène de CHRISTIAN-GERARD, des décors de BUISSON et avec la distribution suivante :

Ray Schmidt ..... *Suzy PRIM*
Walter Saxel ..... *Samson FAINSILBER*
Kurt Shendler ..... *Jean-Fred MELE*
Hattie Dixon ..... *Gabrielle DOULCET*
Richard Saxel ..... *Michel FABRICE*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Michel DULUD et Fannie HURST.

Supplément au N° 374 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PROLOGUE

Le décor représente l'atelier de réparation de bicyclettes de Kurt Shendler dans la banlieue de Cincinna grand établi, surmonté d'un ratelier à outils, devant lequel est suspendue une machine, bureau maculé de camb où les livres de comptabilité et des paperasses voisinent avec des pièces détachées, enclume et billot devant perceuse... Le désordre de l'atelier contraste avec la propreté méticuleuse d'une petite salle à manger dont on à droite, la desserte et la table à toile cirée claire. Les deux aspects de Kurt : poète de la mécanique et cit rangé de la Libre Amérique de 1890 sont ainsi évoqués

Au lever du rideau, la baie de l'atelier, largement ouverte découvre un matin de printemps. Derrière la porte du hangar, à droite, on entend les compressions et les décompressions d'un moteur de motocyclette qu'on cherche à lancer. Le moteur tourne quelques instants puis se tait. Nouveaux halètements, nouveau tonnerre, nouveau silence. Alors, la porte du hangar s'entr'ouvre.

Kurt paraît. C'est un grand garçon maigre au visage osseux. Il est vêtu d'une longue blouse blanche de mécanicien. Il a une expression de contrariété. Il vient un moment travailler à l'établi pour y régler le tube d'injecteur qu'il a démonté. Puis il retourne s'enfermer dans le hangar. Bruits de moteur, puis silence. Kurt reparaît. Il se livre à la même opération que précédemment, avec les mêmes gestes et le même calme. Le nouveau règlage effectué, il dit : « Comme ça, il ne devrait plus caler ! » *Il repart vers le hangar. Après de nouveaux essais infructueux, il réapparaît pour la troisième fois et tombe nez à nez avec Ray qui entre par le fond. Elle tient sous le bras un livre de comptabilité enveloppé dans un journal.*

Elle semble en proie à une fureur difficilement contenue. Elle a le menton haut, l'œil exorbité, la narine palpitante. Elle toise le malheureux Kurt qui n'est pas au fait, puis avec un haussement d'épaules de défi, va s'appuyer au « marbre » de la perceuse.

KURT, *vivement.* — Ne vous appuyez pas là. *(Ray, toujours furieuse, absente, va pour s'asseoir sur le billot.)* Ne vous asseyez pas là-dessus ! *(Ray, pesant sur chaque pas comme quelqu'un qui se bute sur une farouche détermination, passe devant la baie, jette dehors un regard absent et va pour s'adosser à l'établi.)* Attention ! L'établi est sale ! *(Ray descend lentement, tourne autour du vélo suspendu. Elle semble se calmer. Son regard rencontre l'œil calme de Kurt. Dans un mouvement boudeur, elle lui tourne le dos et machinalement fait tourner le pédalier du vélo suspendu.)* Ne touchez pas à ça !

Le pédalier du vélo reste dans la main de Ray. Elle se retourne penaude. Kurt va à elle et la débarrasse du pédalier.

RAY, *calmée.* — Je vous demande pardon.

KURT, *un peu rogue, désigne le livre tient Ray.* — Vous avez achevé de mettr jour mon livre-journal ?

RAY, *à nouveau nerveuse.* — Je n'ai pas Dimanche passé, vous m'avez donné à empo le livre de l'année dernière.

KURT. — Comment ?

RAY, *lui montrant l'étiquette de couverti* — Tenez : 1889 ! *(Sarcastique :)* Inform vous ! Dans tout Cincinnati, on vous dira nous sommes en mai 1890.

KURT, *la débarrassant du livre qu'il ra sous le bureau.* — Mademoiselle Schmidt, p un dimanche matin, vous êtes de bien mécha humeur.

RAY, *éclatant.* — On m'a traitée de « grue

KURT. — Comment ?

RAY, *détachant les syllabes.* — On m'a tra de « grue » ! ! !

KURT, *calmement.* — Ah !...

RAY, *indignée.* — C'est tout ce que v trouvez à dire. *(Kurt a un geste vague.)* A moi, Ray Schmidt, je suis une « grue » ?

KURT, *sincère.* — Oh ! certes non ! ma moiselle Schmidt.

RAY. — Alors ! *(Kurt a un haussem d'épaules qui incite Ray à l'indulgen* Qu'est-ce que vous diriez, vous, si on v traitait de « grue » ?

KURT, *sans insolence.* — Cela ne m'est jam arrivé, mademoiselle Schmidt.

RAY, *s'en prenant à lui.* — Ne soyez stupide, Kurt... je sais très bien que si vous injuriait...

KURT, *la coupant.* — Cela m'est déjà arr mademoiselle Schmidt.

RAY. — Quand ?

KURT. — A l'instant même. Je viens m'entendre dire que j'étais stupide ! Et je vous en veux pas pour cela ! D'abord, p que c'est vrai.

RAY, *vivement.* — Non, Kurt, ce n'est vrai ! Je ne suis pas plus « grue » que n'êtes stupide.

KURT. — Bien sûr... Disons que je suis peu sot et que vous êtes un peu... aguicheu

RAY, *surprise.* — Moi ?

KURT. — Je vous l'apprends ?

RAY. — Oui.

KURT. — Et d'abord, mademoiselle Schm

qui vous a ainsi traité ? Un homme ou une femme ?

RAY. — Un homme.

KURT. — Naturellement.

RAY. — Pourquoi : « Naturellement ».

KURT. — Mais, mademoiselle Schmidt, parce qu'on ne vous rencontre jamais dans Cincinnati en compagnie de femmes.

RAY. — Il est vrai que je n'aime pas leur société ! Quel que soit leur rang social, leur physique ou leur modiste, toutes les femmes que j'ai connues se sont acharnées à me démontrer leur supériorité sur moi... au lieu que tous les messieurs que je rencontre tombent à mes genoux sans que je le leur demande... Qu'est-ce que vous voulez, Kurt, j'aime mieux relever un homme pour qu'il m'écoute que de taper sur une femme pour qu'elle se taise !

KURT. — Vous êtes sévère pour les femmes.

RAY. — Elles ont des défauts qui m'horripilent. D'abord, elles sont inexactes et je ne le suis pas. Je vous ai dit, il y a trois mois que je viendrais tous les dimanches matin de neuf à onze heures pour passer vos écritures de comptabilité. Est-ce que depuis trois mois vous m'avez vue arriver un seul dimanche après neuf heures ?

KURT. — Je reconnais que...

RAY. — Eh bien, donnez un rendez-vous à une femme. Vous pouvez être sûr qu'elle sera en retard. Par principe. *(Violente :)* Or, j'ai horreur d'attendre !... Je ne peux pas attendre.

KURT, *malicieux.* — On dit cela, mademoiselle Schmidt.

RAY, *vivement.* — Oh ! croyez-moi, l'homme que je consentirai à attendre, ne fut-ce que cinq minutes, n'est pas de ce monde.

KURT, *pensif.* — C'est dommage pour vous.

RAY. — Pourquoi ?

KURT. — Parce que cela signifierait que vous êtes amoureuse de lui. Et il faudra bien que cela vous arrive un jour, d'être amoureuse.

RAY. — Sans doute... mais jamais jusqu'à attendre cinq minutes.

KURT. — Bref, mademoiselle Schmidt, peut-on connaître le nom de l'insolent personnage qui vous a insultée ?

RAY. — Max Prothéro.

KURT. — Prothéro... de New-York... le représentant en tissus pour robes ?

RAY. — Oui. C'est un mufle !

KURT. — S'il est un mufle, mademoiselle Schmidt, vous avez tort de sortir avec lui à chacun de ses séjours à Cincinnati. Pour ma part, je vous ai rencontré quatre ou cinq fois ensemble.

RAY. — Je ne pouvais pas deviner...

KURT, *la coupant et avec quelque humeur.* — ...Que Prothéro était en droit d'espérer quelque chose de vous après toutes les soirées que vous lui avez accordées à la « Brasserie du Rhin », au concert et même la main dans la main, sur les bancs du Nouveau Parc ? Vous êtes naïve, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Et vous, vous êtes bien informé de mon emploi du temps !

KURT. — Tous les gens de Cincinnati en savent aussi long que moi, car vous ne vous cachez guère. Ils n'ignorent pas non plus que Prothéro n'est pas votre seul camarade. Et on les surprendrait fort en leur disant qu'aucun de ces jeunes gens-là n'est votre amant. Voilà ce qui est triste, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Mais vous, Kurt ? Vous qui avez appris à me connaître ?

KURT. — Oh ! moi, je n'ai jamais rien appris ! Alors je devine beaucoup... et je vous donne toute mon estime. Seulement je vous sais seule au monde et les dix ans qui nous séparent me font un devoir de vous dire que vous avez tort de jouer avec le feu.

RAY. — Mais, Kurt, pourquoi est-ce que les hommes ne pensent qu'à « ça » ?

KURT. — Ce que vous appelez « ça » c'est « aimer », n'est-ce pas ?... Eh bien les hommes ne pensent qu'à « ça » parce qu'ils ont été créés d'abord pour « ça »... La Bible le dit, mademoiselle Schmidt et je ne pense pas qu'elle mente...

RAY. — J'ignorais que la Bible nous enjoignait de céder au caprice du premier chien coiffé venu.

KURT. — A vous de ne pas l'enticher de vous. Quant à appeler cela un caprice... laissez-moi rire ! Je ne vais pas vous parler comme à une vierge, mademoiselle Schmidt. *(Elle a un geste qui l'engage à continuer.)* Bon ! Eh bien ! avez-vous jamais mesuré ce qu'il y a en puissance dans le regard d'un homme qui se pose sur vous ? Avez-vous songé à ce qu'un seul accouplement engendre en quelques générations d'êtres et de choses ? Vous voudriez que tout ce fourbi d'hommes, de femmes, de bateaux, de compagnies d'assurance et de révolution qui n'attend que votre sourire pour naître, ne se révolte pas devant la petite grimace qui les renvoie dans ce néant !... Et vous qui ne voyez dans tout cela qu'un gigolo qui vous reluque, vous appelez ça un caprice !... Alors, sauf votre respect, mademoiselle Schmidt ...flûte ! Qu'est-ce qu'il vous faut ! *(Ray s'est assise à la table de la salle à manger. Elle commence à reporter des écritures sur le livre. Kurt s'est mis à travailler à l'établi.)* Il faudrait vous marier, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Pas sans amour, Kurt. Or le drame de ma vie, depuis que je suis petite fille, c'est que moi on ne m'aime pas, on me désire. Voilà ce qui me révolte et ce qui me glace !

KURT. — Alors vous attendez le bel inconnu qui arrivera une main sur le cœur en vous disant : « Je vous aime ».

RAY, *riant.* — Ah ! non, Kurt ! Celui-là, je lui rierais au nez !

KURT. — Dieu merci, mademoiselle Schmidt... Non... ce que je vous souhaite, c'est d'épouser un garçon honnête et travailleur qui, vous connaissant bien, ait, lui, le droit de vous parler d'amour.

RAY, *elle lui jette un regard à la dérobée, puis gênée.* — Oui.

KURT. — Car enfin, il faut songer à vous établir ! Maintenant que vous êtes orpheline, vous n'avez pas l'intention de finir votre vie à vendre des fournitures pour robes dans la boutique du pauvre papa Schmidt.

RAY, *mélancolique.* — Je le voudrais que je ne le pourrais pas... Weissmuler, l'ancien associé de mon père a décidé de fusionner avec Rocher et Silly... le magasin va disparaître.

KURT. — Qu'allez-vous devenir, mademoiselle Schmidt ?

RAY, *elle se replonge mélancolique dans ses écritures.* — Rien, je ne sais pas, je ne veux pas y penser.

KURT, *ferme.* — Et pour être sûre de ne pas y penser, vous cherchez à vous étourdir en sortant tous les soirs avec les calicots de la ville ! Jusqu'à tomber sur un goujat qui vous traite de « grue » parce que vous ne voulez pas devenir sa maîtresse dans le quart d'heure qui suit... Ecoutez-moi, mademoiselle Schmidt il est temps que vous vous mariiez.

RAY, *avec lassitude.* — Qui épouserait Ray Schmidt avec ses trois dollars de dot et sa réputation chancelante ?

KURT. — Quelqu'un qui l'aura devinée et qui lui donnera son estime... Oh ! pas un milliardaire, bien sûr, mais un brave gars en qui elle découvrira un cœur solide et une tête féconde... Quand on a une bonne idée et qu'on la suit, la fortune arrive vite... *(Grave, comme s'arrêtant au bord d'une révélation sensationnelle :)* Savez-vous, mademoiselle Schmidt qu'il y a là un engin que j'ai inventé et qui va révolutionner le monde !

RAY, *impressionnée.* — Dangereux ?

KURT. — Il le deviendra... quand il sera au point.

RAY. — C'est une machine à tuer ?

KURT. — Non. C'est une machine qui tue... sans faire exprès... comme toutes les machines.

RAY. — Et vous en vendrez quand même ?

KURT. — Plus on va et moins les vivants se soucient des morts.

RAY. — C'est affreux.

KURT. — Non, c'est le Progrès, il faut lui payer son tribut.

RAY. — Et marcher avec son temps.

KURT. — En avant de lui... si l'on veut établir sa situation... Or grâce à mon invention, je suis sûr de faire fortune. *(Solennel :)* Dites-moi franchement, mademoiselle Schmidt : est-ce que vous auriez jamais cru qu'on puisse construire un moteur à explosions... grand comme ça ?

RAY, *sincèrement enthousiaste.* — Jamais !

KURT, *triomphant, modestement.* — Ah !

RAY, *timidement.* — Qu'est-ce que c'est qu'un « moteur à explosions » ?

KURT. — Un moteur d'automobile quoi !

RAY. — Ah ! oui !... Et vous avez construit un moteur d'automobile... grand comme ça ?

KURT. — Oui !

RAY, *pas fixée.* — En général, c'est beaucoup plus grand ?

KURT. — Naturellement !

RAY. — Mais pourquoi vous êtes-vous amusé à ça ?

KURT, *mystérieux.* — Pour loger mon petit moteur dans le cadre d'une bicyclette ! ! !

RAY. — Quelle drôle d'idée !

KURT, *désarmé par son incompréhension.* — Oh !

RAY, *comprenant.* — Ah !... On ne pédale plus !

KURT. — Voilà !

RAY. — Et on roulera vite ?

KURT. — Oui.

RAY. — Encore plus vite ?

KURT. — Oui !

RAY. — Et on se tuera ?

KURT. — De temps en temps.

RAY, *sincère.* — C'est magnifique !

KURT. — La machine a été entièrement construite de mes mains. Elle est là. Je vais vous la montrer. Mais vous n'en parlerez jamais à âme qui vive.

RAY. — A qui voulez-vous que j'en parle ?

KURT, *insistant.* — Parce que c'est un secret

Il ouvre la porte du hangar.

RAY, *contemplant la machine.* — Oh ! que c'est curieux !... Mais la fourche, là ?

KURT. — C'est pour faire tourner le moteur sur place. Si je me promenais sur ma machine dans cette banlieue de Cincinnati, on aurait vite fait de me voler mon invention.

RAY. — Vos voisins ne s'étonnent pas d'entendre pétarader votre moteur pendant des heures ?

KURT, *bluffant.* — Oh ! mais je ne le laisse jamais tourner pendant des heures.

Il a un coup d'œil rancunier à la pièce qu'il tient à la main.

RAY. — Par prudence ?

KURT, *mentant.* — Par prudence... Le temps de revisser l'injecteur et je mets en route. *(Il disparaît sous le hangar. On entend le halètement du moteur qu'on lance, puis le fracas des explosions commence. Kurt reparaît triomphant.)* Le voilà parti !

Le moteur bafouille et cale.

RAY, *surprise.* — Tiens...

KURT, *constatant.* — Oui... *(Il se reprend)* C'est exprès.

RAY. — A cause des voisins ?

KURT. — A cause des voisins.

RAY. — Il y a un dispositif qui l'arrête automatiquement ?

KURT. — Automatiquement.

RAY. — Il fonctionne très bien.

KURT. — Le dispositif d'arrêt ?... C'est lui qui fonctionne le mieux. *(Il referme à clé la porte du hangar.)* Vous pourrez dire plus tard que vous avez vu naître le premier « vélomobile ».

RAY. — « Vélomobile » ?

KURT. — « Vélomobile » c'est le nom que je lui ai donné et c'est le nom qui restera.

RAY. — Vous croyez ?

KURT. — Ça, j'en suis certain... L'auxiliaire du progrès c'est la machine parce que la machine c'est la vitesse. Je vous donne rendez-vous dans un demi-siècle... tenez en 1950... Les artères des grandes villes seront sillonnées par des centaines d'automobiles et de vélomobiles

RAY. — Dans les rues il y aura plus d'automobiles que de chevaux ?

KURT. — « Plus »... non... mais presque autant.

RAY. — Vous croyez ?

KURT. — Ça, j'en suis certain... Ma place est marquée dans une industrie qui va prendre un essort inimaginable... *(Un temps. Il la regarde.)* Ah ! Mademoiselle Schmidt, vous avez tort de vous afficher le soir avec des jeunes gens, dans le Nouveau Parc ou ailleurs.

RAY, *grave.* — On ne me rencontrera plus le soir dans Cincinnati, Kurt, je vous le promets... Vous êtes content ?

KURT. — Non, mademoiselle Schmidt... je suis heureux.

RAY, *rompant les chiens, elle regagne sa chaise vivement.* — Maintenant il ne faut plus me parler. Dix heures vont arriver et je n'aurai rien fait.

KURT, *après un silence.* — Ce qui me ferait un très grand plaisir, c'est que dimanche prochain... quand vous aurez fermé votre livre... vous acceptiez de venir déjeuner avec moi à Lake Downey. *(Ray le regarde, encore indécise.)* Nous prendrions le tandem... tous les deux...

RAY, *timidement.* — Oui, Kurt, je veux bien.

KURT. — Merci, mademoiselle Schmidt... Voilà un dimanche qui va éclairer ma semaine. *(Il consulte l'heure à sa montre, décroche deux chambres à air pendues au mur, prend une bicyclette.)* Vous partez à dix heures ?

RAY. — Précises, oui... Pourquoi ?

KURT. — J'ai deux chambres réparées à livrer chez un client, rue de l'Indépendance. Vous savez, au terminus du tramway, dans les premières maisons de la ville ! Et je ne voudrais pas que ma baraque reste seule...

RAY. — Si je pars avant que vous ne soyez revenu, je fermerai la fenêtre, je donnerai deux tours à la serrure et je cacherai la clé sous le premier pot de fleurs là-bas.

KURT, *timidement.* — Attendez-moi, mademoiselle Schmidt.

RAY, *vivement.* — Ah ! non ça, Kurt, ne me demandez pas de vous attendre... Vous savez, moi... attendre... je ne peux pas.

KURT, *sur le pas de la porte, son vélo à la main, un peu mélancolique.* — Alors c'est moi qui attendrai.

RAY. — Quoi ?

KURT. — C'est moi qui attendrai le jour où vous consentirez à m'attendre. *(Elle a un sourire gêné.)* Rassurez-vous, mademoiselle Schmidt... Moi j'aurai beaucoup de patience.

Il sort. Demeurée seule Ray passe quelques écritures sur le livre de comptabilité. Le chant des oiseaux dans la cage posée devant la baie attire son attention. Elle se lève, va à la cage.

Walter entre, sans être entendu, par la porte du fond demeurée ouverte. Il pousse à la main une bicyclette. C'est un homme de taille moyenne aux traits fins. Il est vêtu avec une élégance discrète et de bon goût. Son comportement et son élocution, à l'instar de sa mise, expriment une distinction certaine.

En appuyant sa bicyclette au billot, il se retourne et voit Ray qui, dans le même instant, se retourne. Ils demeurent quelques instants immobiles, comme pétrifiés.

WALTER, *souriant.* — Votre fiancé n'est pas là, mademoiselle ?

RAY, *se reprenant après un regard instinctif vers la baie.* — Mais... Kurt Shendler n'est pas mon fiancé.

WALTER. — Je ne vous ai rien dit de semblable.

RAY. — Vous parlez de mon fiancé... Je n'ai pas de fiancé.

WALTER, *serein.* — Voilà ce que je voulais savoir. Quelle chance !

RAY, *sidérée.* — Comment ?

WALTER. — Réfléchissez un instant, mademoiselle... Il n'y a aucune raison pour que vous autorisiez un garçon qui vous aime moins que moi, à vous raconter qu'il vous aime plus que moi.

RAY. — Ah !... parce que vous m'aimez ?...

WALTER. — Qu'est-ce que cela a d'extraordinaire ?

RAY. — Et vous me le dites en arrivant, la main sur le cœur... Vous qui m'êtes totalement inconnu.

WALTER. — D'abord, mademoiselle, je ne vous suis pas totalement inconnu... car vous savez déjà de moi que je suis de taille moyenne, brun, que j'ai les yeux clairs, que je sais monter à bicyclette et que je vous aime.

RAY. — Oh !

WALTER. — Que ce vous soit agréable ou désagréable, je l'ignore encore... Mais quant à le savoir, vous le savez. D'autre part, mademoiselle, je vous demande d'observer que depuis mon arrivée je tiens ma bicyclette d'une main et ma chaîne de l'autre... et qu'à aucun moment je n'ai lâché ni l'une ni l'autre pour porter la main à mon cœur. Si la naïveté de ma déclaration sombrait dans le ridicule, vous ne me pardonneriez pas... et vous auriez raison.

RAY, *elle le regarde un instant puis sincère.* — Monsieur, je ne sais vraiment pas ce qui me retient de vous rire au nez.

WALTER, *la rejoignant.* — Ce qui vous retient de me rire aux nez, c'est que vous trouvez tout naturel que je vous aime... comme tous les hommes qui vous rencontrent. *(Ray a un petit hochement de tête souriant et mélancolique.)* Quoi ?... Tous les hommes qui vous aperçoivent ne tombent pas amoureux de vous ?

RAY, *sérieuse.* — Non, monsieur.

WALTER, *avec une grimace.* — Oh !... « Monsieur » ?

RAY. — Eh bien ?

WALTER, *il s'assoit près d'elle et très simplement.* — Eh bien ! On ne dit pas : « Monsieur » à son amoureux.

RAY, *en riant.* — Vous avez une audace !

WALTER, *jouant la surprise.* — Je ne suis pas votre amoureux ?

RAY. — Non.

WALTER. — Alors, vous en avez plusieurs ?

RAY. — Je n'en ai aucun !

WALTER. — Permettez ! Cela ne dépend pas de vous, mais de moi... Et s'il me plaît à moi

d'être amoureux de vous, rien ni personne ne peut m'en empêcher ! Malheureusement !

RAY. — Malheureusement ?

WALTER, *confirmant.* — Malheureusement.

RAY, *souriante.* — Pourtant, vous ne me paraissez pas avoir la passion mélancolique.

WALTER, *avec une pointe de mélancolie.* — Si nous ne parlions pas aux femmes légèrement des choses graves, elles ne nous écouteraient même pas !

RAY, *souriante.* — Vous auriez tort de vous exagérer la gravité de la situation.

WALTER. — Ma situation n'est pas grave, mademoiselle.

RAY, *soulagée.* — Ah !

WALTER. — Elle est désespérée.

RAY. — Allons donc !

WALTER, *mélancolique.* — Je n'ai l'espoir ni d'être cru, ni d'être aimé... ni même de vous revoir... Alors ! *(Ray a un petit rire qu'elle voudrait sceptique.)* Pourquoi riez-vous ?

RAY. — Parce que, si vous étiez sincère, il faudrait que je pleure.

WALTER, *hochant la tête.* — Pleurez... pleurez, mademoiselle... Je suis sincère.

RAY. — Sincère ! Et dire que vous avez murmuré ce mot-là à toutes les femmes que vous avez trouvées jolies.

WALTER. — A toutes ! Ce n'est pourtant pas de ma faute si les mots qu'on pense sont les mêmes que ceux qu'on ne pense pas. J'ai l'impression de n'avoir que mon veston de tous les jours pour aller dîner en ville.

RAY. — Il ne fallait pas passer à table.

WALTER. — Le repas était servi.

RAY, *se levant.* — Je crois que nous avons assez plaisanté.

WALTER, *il se lève sur place.* — Plaisanté ?

RAY, *nerveusement.* — Oui, oui.

WALTER, *après un temps, grave.* — Vous avez raison, nous avons assez plaisanté. *(Ray a un petit geste qui confirme)* ...et je vous demande sérieusement... gravement... de répondre par « oui » ou par « non » aux questions que je vais vous poser. *(Ray fait une moue qui exprime la vanité douloureuse d'un tel interrogatoire. Walter passe outre.)* Pensez-vous qu'un homme puisse arriver à trente ans en ayant de bonne foi dit : « Je vous aime », à toutes les femmes qu'il désirait.

RAY. — Oui.

WALTER, *précisant.* — De bonne foi ?

RAY, *après un petit temps.* — Peut-être.

WALTER. — Certaines femmes, bien peu nombreuses sans doute, n'inspirent-elles pas autre chose qu'un désir ?

RAY. — Je n'ai jamais été de celles-là.

WALTER. — Dois-je vous croire ?

RAY. — Oui... Et je me demande s'il faut attendre d'un homme mieux qu'une impatience à apaiser ses sens.

WALTER. — N'attendez rien d'autre. Mais souhaitez que la vie soit trop courte pour lui donner le temps d'apaiser tous ses sens... l'envie qu'il a de vous regarder, de vous entendre, de vous respirer, de vous caresser... et qu'il garde longtemps la douleur de vous quitter, la joie de vous revoir, l'anxiété de vous perdre ! Puisque le destin a voulu que vo rencontriez ici ce matin celui qui a d'abo tout désiré de vous, pardonnez-lui maintena de vous désirer vous-même.

RAY. — C'est moi qui suis impardonnable vous écouter... et d'avoir envie de vous croi

WALTER. — Il faut me croire.

RAY, *se reprenant.* — Mais non ! Tout c est enfantin... La vie n'est pas un roman.

WALTER. — Vous en êtes sûre ?

RAY. — Absolument sure.

WALTER. — Et pourtant, j'ai bien la cer tude, aujourd'hui, de tourner la première pa d'un roman.

RAY. — Taisez-vous ! Ce roman, j'ai tr peur qu'il cesse d'être le vôtre pour demeu le mien toute la vie. *(Walter va pour parle* Non, de grâce, taisez-vous ! Vous n'auriez p assez de peine à me convaincre. Ce serait la lâcheté. Voilà... Vous êtes satisfait de m'av un peu bouleversée, n'est-ce pas ? C'est as cruel, mais c'est très masculin... Eh bien contentez-vous de cette victoire-là. Elle coûte assez cher ! A force d'espérer, j'av appris à ne plus rien attendre de la vie. Ma tenant, tout est à refaire... Soyez gentil ! All vous-en !

WALTER. — Je reste encore un instant po me présenter à vous... Je suis Walter Saxe la banque Saxel... Saxel... de Hamilton... quelques milles d'ici ! Vous devez au moi connaître le nom de ma famille... Et je ne v pas qui pourrait, le cas échéant, nous empêch un jour d'unir nos deux existences.

RAY. — Qui ? Mais la vie ! La vie qui peut que nous éloigner l'un de l'autre...

WALTER. — Parce que ?...

Il lui prend la main.

RAY. — Parce que, moi, je m'appelle R Schmidt... Schmidt... de Cincinnati ! Vous connaissez cent... et vous ne connaissiez p celui qui tenait rue Bamyler une miséra boutique de fournitures pour robes ! Un bra homme... c'était mon père... Il est mort l'an dernière... Du matin au soir Ray Schmidt, Ray Schmidt que vous avez devant vous... déb encore des doublures et du bougran dans vieille boutique de la rue Bamyler ! Et po oublier ses journées, elle danse le soir aux b des calicots de Cincinnati... *(Etouffant sanglot :)* Soyez gentil... Allez-vous-en !

Elle a caché son visage dans sa m droite.

WALTER, *très ferme, sans lâcher la main Ray lui avait donnée.* — Je ne partirai qu'a votre promesse de vous revoir...

RAY, *farouchement.* — Jamais !

WALTER, *calme et confiant.* — Ray, je se dimanche matin près de la cascade du Nouve Parc vers dix heures. *(Ray le regarde, passible.)* Je dis « vers » dix heures, pa que le train de Hamilton a quelquefois retard. Le premier arrivé attendra l'autre. *(soupire.)* Je sais bien que ce n'est pas toujo agréable d'attendre.

RAY, *très bas.* — Ce doit être délicie quelquefois.

WALTER. — Vous mettrez ce même tailleur... *Puis souriant :)* ...et vous serez aussi jolie qu'aujourd'hui. C'est très important... Vous me le promettez ?

RAY, *ferme.* — Je ne viendrai pas... *(Walter baise tendrement la main de Ray, que le contact des lèvres de Walter achève de bouleverser.)* Non... Non... Non...

WALTER. — Je ne vous demande qu'un dimanche... un beau dimanche.

RAY. — Il serait si beau qu'il me gâcherait tous les autres dimanches de ma vie...

WALTER. — Tant pis... J'irai seul à la cascade du Nouveau Parc, dimanche prochain.

RAY, *retirant sa main des mains de Walter, feignant le scepticisme et presque durement.* — Mais non !...

WALTER. — Je vous donne ma parole d'honneur d'être très exact au rendez-vous.

RAY. — Puisque je ne compte pas m'y rendre.

WALTER. — Alors je resterai en tête à tête avec mon souvenir ! *(Grave :)* Un souvenir que je garderai toujours au fond de mon cœur.

RAY. — Je ne vous donne pas longtemps pour m'oublier.

WALTER. — Peut-être, mais je me rappellerai mon premier amour.

Dehors un orgue de barbarie se fait entendre. Il joue une vieille mélodie « Mon amoureux est un habitant de la lune ». Quelques instants s'écoulent. Puis Walter remonte doucement près de la baie. Il va pour cueillir une fleur.

RAY, *vivement.* — Qu'est-ce que vous faites ?

WALTER. — Je vais cueillir cette fleur et vous la donner.

RAY. — Je n'en veux pas. J'ai horreur de voir couper une fleur.

WALTER. — Si ! Vous la glisserez dans les feuillets d'un livre, n'importe lequel. Un jour, Dieu sait quand, vous la retrouverez par hasard, elle sera restée toute neuve... comme ma tendresse pour vous, au fond de mon cœur.

Il s'apprête à cueillir la fleur.

RAY, *elle a rejoint Walter près de la baie.* — Ne tuez pas cette fleur !

WALTER. — C'est pour l'empêcher de mourir.

RAY. — Non ! Walter Saxel ! Ne vous inquiétez plus d'elle... *(Amèrement :)* Et laissez-la donc se faner tranquille.

Blessé dans son orgueil, Walter s'impatiente d'entendre l'orgue de barbarie qui continue à jouer. Il gagne la porte en tirant son porte-monnaie. Il sort. L'orgue de barbarie s'arrête. Walter rentre et va à sa bicyclette.

WALTER, *assez fraîchement.* — Me rendrez vous le service de demander à Kurt Shendler...

RAY, *le coupant.* — Je ne compte pas l'attendre.

WALTER. — Alors, je vais laisser un mot sur le guidon de ma bicyclette... Est-ce qu'il y a de quoi écrire ?

RAY, *désignant la table de la salle à manger.* — Là-bas, sur la table... Arrachez une feuille du petit cahier. *(Walter va s'installer à la table.)* Il n'y a pas de réparateurs de cycles à Hamilton ?

WALTER. — Pas comme Kurt Shendler... hélas ! Ma chaîne a bien fait de rendre l'âme à Cincinnati..

RAY. — Vos occupations vous amènent donc ici ?

WALTER. — Non, je déjeune tous les dimanches chez les Trauer, rue Richmond.

RAY. — Une belle maison de deux étages avec une façade en pierre et un perron ?

WALTER. — Vous connaissez ?

RAY. — La rue Richmond est à deux pas de la rue Bamyler... Ces dames sont mes clientes.

WALTER, *écrivant.* — Ah !

RAY. — Je ne confonds pas... Mme Trauer est la veuve d'un banquier ?

WALTER. — Oui.

RAY. — Elle a une fille d'une vingtaine d'années, blonde... un peu forte ?

WALTER, *calme, sans lever la tête.* — Corrine Trauer... oui.

RAY, *frappée d'une idée.* — Mais... vous n'êtes pas fiancé à Corrine Trauer ?

WALTER, *mollement.* — Non.

RAY. — Enfin... vous n'êtes pas encore fiancé à Corrine Trauer... *(Walter demeure muet.)* ...Mais vous l'épouserez un jour.

WALTER, *évasif.* — Peut-être... La vie est si drôle.

RAY. — Vous l'épouserez sûrement ! *(Très bas :)* La vie est si triste !

KURT, *qui a mis pied à terre devant la baie, à Ray.* — Vous êtes encore là ?

RAY, *sursautant.* — Vous m'avez fait peur.

WALTER, *apercevant Kurt, il se lève et déchire la note qu'il avait commencé à rédiger.* — Ah !

KURT, *dont la figure s'éclaire, bas à Ray.* — Vous m'avez donc attendu ?

RAY, *après un regard furtif à Walter.* — Oui.

Kurt ayant appuyé dehors sa bicyclette, entre rapidement et se dirige vers Ray.

WALTER, *à Kurt.* — Bonjour, monsieur Shendler !

KURT, *l'aperçoit et s'arrête. Puis sans bien le reconnaître, absent et poli.* — Monsieur... *(Il va vers Ray, las et joyeux :)* Mademoiselle Schmidt... En pédalant, j'ai réfléchi... Maintenant, je sais pourquoi il s'arrête !

RAY. — Qui ça ?

KURT. — Mon moteur.

RAY, *polie.* — Ah !

KURT. — C'est une question d'allumage... Il y a ça d'avance à donner, et il tournera indéfiniment... *(Montrant Walter.)* Vous verrez quand il sera parti... Qu'est-ce qu'il veut ?

RAY. — Je ne sais pas.

KURT. — Vous ne lui avez pas demandé ?

RAY. — Non... Il vient d'arriver.

KURT. — Ça n'est pas un de mes clients habituels ?

RAY. — Non. Il habite Hamilton. Il ne vient ici que le dimanche pour déjeuner chez... *(Elle va dire :* Chez sa fiancée *mais elle se reprend:)* ...chez des amis à lui.

KURT, *étonné.* — Comment le savez-vous ?

RAY. — Parce que je le lui ai demandé. *(Kurt est stupéfait.)* Eh bien ! oui... Pour passer le temps.

KURT, *ahuri.* — « Pour passer le temps »... Vous me dites qu'il vient d'arriver.

RAY, *se jetant dans la mauvaise foi et avec humeur.* — Le temps... le temps que vous arriviez, vous-même !

KURT. — Ne vous fâchez pas, mademoiselle Schmidt. *(Il va à Walter.)* Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur ?

WALTER. — Je suis M. Saxel.

KURT. — De Hamilton.

WALTER, *surpris.* — Vous m'avez reconnu ?

KURT, *faussement modeste.* — Quand un client est venu une fois.

WALTER, *il a un sourire qui rend hommage à la mémoire de Kurt.* — J'ai cassé ma chaîne en montant la rue de l'Ohio... La voilà.

KURT, *il prend la chaîne et l'examine.* — Leur transmission par chaîne, c'est idiot, ça ne tiendra jamais. On en reviendra aux manivelles des pédales calées directement sur la roue... comme sur les premiers vélocipèdes.

WALTER, *sceptique.* — Oh ! vous croyez ?

KURT, *formel.* — Ça... j'en suis certain.

WALTER, *à Kurt.* — Le plus ennuyeux c'est que, dans l'embardée que j'ai faite, ma roue avant a heurté le trottoir... Je crains qu'elle ne soit voilée...

KURT. — Nous allons voir ça tout de suite.

Il pousse la bicyclette de Walter et, après avoir décroché la machine en réparation suspend celle de Walter. Puis, il lance la roue avant à la main pour la vérifier. Il répète l'expérience. Walter, cependant regarde Ray.

WALTER, *un peu surpris de ce calme, assez bas et dégagé.* — Il y a une fleur là-bas qui a bien failli finir étouffée, entre les deux pages d'un roman.

RAY, *grave.* — Ensevelie vivante...

WALTER. — Elle l'a échappé belle !

RAY, *avec un petit sourire.* — Nous l'avons échappé belle toutes les deux.

KURT, *revenant vers Walter.* — Bon ! On va vous arranger tout ça, monsieur Saxel.

WALTER. — Pouvez-vous me fixer à peu près sur le prix de la réparation ?

KURT, *un peu goguenard.* — Oh ! pas cher... Je ne vous ruinerai pas, monsieur Saxel.

WALTER. — Alors, je passerai dimanche prochain... dans la matinée.

KURT. — Oui... Vers quelle heure ?

RAY, *sans lever la tête.* — Avant le déjeuner.

WALTER, *après un regard à Ray.* — D'accord... Au revoir, monsieur Shendler... Mademoiselle !

RAY, *très douce et sans lever la tête.* — Adieu monsieur.

Walter sort. Ray commence à fermer ses livres de comptabilité.

KURT, *après un temps, il vient s'asseoir.* — Mademoiselle Schmidt, j'ai le droit d'être heureux, n'est-ce pas, que vous m'ayez attendu ?

RAY, *gentille.* — Vous savez bien que ça m'arrive jamais.

KURT, *heureux.* — Oui... Alors... je voudr vous parler sérieusement...

RAY. — Parlez.

KURT. — Vous avez deviné ce que j'ai à v demander ? *(Ray acquiesce avec un sourir* Alors, répondez-moi tout de suite... Je vous dirais si mal.

RAY, *doucement.* — Je vous écoute.

KURT. — Mademoiselle Schmidt... Ah ! n ne me regardez pas, je ne saurais pas aller p loin... *(C'est lui qui se détourne. Il fera to sa déclaration, sans regarder Ray.)* Ma moiselle Schmidt, vous êtes jeune, vous ê jolie... Moi, je vous sais honnête et franche, travailleuse. Vous n'allez pas toujours res seule. Il vous faut un foyer... des enfants ! vie que vous menez n'est pas une vie p vous. Plus vous cherchez à vous distraire plus vous vous ennuyez. Je le vois bie comment vous dire... Moi j'ai pour v beaucoup d'amitié... d'admiration... d'affecti même... Je n'ai pas beaucoup d'argent p l'heure... mais j'ai là... *(Il montre le hangar* une invention qui va me faire riche un jou très riche. Je ne suis pas un bluffeur. Si je v l'affirme, vous pouvez me croire... N pourrions être heureux ensemble si vous vouliez mademoiselle Schmidt... Moi, en t cas, je suis certain que je serais heureux a vous... Voilà pourquoi je voulais vous deman de devenir M^me^ Shendler. *(Ray l'a d'abo regardé avec une indulgence souriante. P une grande tristesse a envahi son visage petit à petit s'est tourné vers celui qui ven de partir... en emportant tous ses rêves. E demeure muette. Kurt, se tourne alors vers R et la surprend dans cette attitude.)* Ma moiselle Schmidt... *(Ray le regarde.)* Répond moi.

RAY, *triste et très lasse.* — Que voulez-v que je vous réponde, Kurt ?... Il ne faut p penser à ce projet-là.

KURT. — Tout à l'heure, j'avais cru que v m'encourageiez.

RAY, *de mauvaise foi.* — Vous vous ê trompé ! Ou je me suis trompée moi-même, ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est que je n pas le droit de vous laisser espérer.

KURT. — Je vous déplais donc tant que ç

RAY. — Mais non, Kurt... Vous ne pouvez comprendre. *(Kurt va parler.)* Non ! Ne questionnez pas ! Je vous demande pardon la peine que je vous fais !

KURT. — Vous ne m'en voulez pas ?

RAY. — De m'avoir demandée en mariag Non, Kurt, je ne vous en veux pas... contraire, vous m'avez fait beaucoup d'h neur !

KURT, *se récriant.* — Oh !

RAY. — Mais si !... Avant vous personne m'a jamais demandée en mariage. *(Kurt regarde, stupéfait.)* Personne... Vous êtes premier... *(Elle va ranger le gros livre, l'encri le porte-plume. Elle tend la main à Kurt.)* revoir, Kurt.

KURT. — Au revoir, mademoiselle Schmidt. A dimanche.

RAY, *gênée.* — Justement je voulais vous dire que dimanche prochain je ne pourrai probablement pas venir.

KURT. — Alors notre déjeuner ?... *(Il a un geste qui signifie : « Fini ? Effacé ? » Ray confirme par son mutisme.)* Ce n'est pas parce que ?...

RAY, *sincère.* — Ah ! non, Kurt, je vous le jure ! Non... J'ai une course à faire. Il n'y a aucune raison pour que nous ne restions pas des amis.

KURT, *inquiet.* — Mais... pour ma comptabilité, est-ce que vous cesserez de venir régulièrement le dimanche ?

RAY, *grave.* — Dimanche prochain sera le premier et le dernier dimanche que je manquerai.

KURT, *pas convaincu.* — Oui ?

RAY. — Oh ! je ne me fais aucune illusion.

KURT, *surpris.* — Que voulez-vous dire ? Que vous serez obligée de travailler toute votre vie ?

RAY. — Quelque chose comme cela.

KURT. — Vous savez, mademoiselle Schmidt, l'argent ne fait pas le bonheur.

RAY, *mélancolique.* — Croyez-moi Kurt, la pauvreté non plus...

Elle sort. Kurt demeure un temps pensif. Puis, décidé, il va à l'établi chercher une pince et un tournevis et gagne le hangar. Presque aussitôt on entend la pétarade du moteur qui ne cale plus.

Ray rentre sur la pointe des pieds. Elle descend jusqu'à la baie et cueille la fameuse fleur que Walter voulait lui offrir. Elle vient ensuite serrer la fleur entre deux feuillets du livre-brouillon qu'elle écrase dans les paumes de ses mains dans un geste suppliant de prière éperdue. Elle sort en serrant le livre sur son cœur.

RIDEAU

ACTE PREMIER

Le décor exigu représente le « meublé » que Ray Schmidt habite à New-York. La pièce est éclairée par quatre papillons à gaz, avec globes. Exception faite pour une banquette et un lit de repos, les meubles sont sans style et sans valeur. Toute la pièce est comme éclairée par une très grande toile rectangulaire qui occupe tout le panneau au-dessus de la bibliothèque. C'est « une marine » de qualité médiocre où domine un ciel d'un bleu lumineux. On sent que Ray Schmidt a marqué ce banal « meublé » new-yorkais de sa personnalité, de sa féminité et de son goût du confort.

Nous sommes en novembre 1895.

Lorsque le rideau se lève, la pièce est à peine éclairée par les lueurs de la ville qui pénètrent, avec une rumeur confuse, par la fenêtre demeurée ouverte. Devant la cheminée, le poêle rougeoie vaguement.

Ray entre. Dès qu'elle est entrée, Ray referme la porte et laisse sa clé de trousseau dans la serrure. Elle dépose sur une table basse trois paquets et un bouquet dont elle était chargée, ferme la fenêtre, frotte une allumette et allume un des becs à papillons. Elle est vêtue avec une certaine et discrète élégance.

Elle passe un instant dans sa chambre où elle se débarrasse de son manteau et de son chapeau, revient, attise le feu, recharge le poêle d'une pelletée de charbon. Puis elle passe dans la cuisine pour jeter les fleurs (des œillets rouges) qui se fanaient dans le vase posé sur le guéridon.

En rapportant le vase, son attention est attirée par la note du mois que la logeuse a déposée en évidence sur le téléphone, fixée par le poids d'un des écouteurs. Ray examine la note un instant, a un mouvement de contrariété et va ouvrir la porte de gauche. Elle appelle dans le couloir : « Madame Dixon ! », *puis plus fort :* « Madame Dixon ! », *puis encore plus fort :* « Mme Dixon n'est pas là ? »

VOIX DE HATTIE, *lointaine.* — Voilà !

Hattie, entre à gauche. Elle paraît cinquante-cinq ans, elle doit avoir davantage. Elle ressemble à une vieille poupée avec ses cheveux trop roux et son visage trop maquillé. Elle est habillée avec un mauvais goût agressif.

HATTIE. — Vous m'avez appelée, mademoiselle Schmidt ?

RAY, *mécontente.* — Oui... Madame Dixon, répondez-moi franchement... Est-ce que vous désirez que je cherche un autre meublé dans New-York et que je déménage ?

HATTIE. — Moi... pourquoi ?

RAY. — Quand je me suis installée chez vous il y a cinq ans, en venant de Cincinnati je payais mes deux pièces avec cuisine trois dollars par mois... Avec tous les suppléments que vous portez sur mes notes maintenant j'arrive à vous donner près de cinq dollars par mensualité.

HATTIE. — Tout augmente, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Autrefois je versais une somme fixe globale... A cette somme-là, vous ajoutez chaque mois quelque chose... Ça a d'abord été l'eau, après le gaz... aujourd'hui voilà que c'est le téléphone.

HATTIE. — Je suis bien forcée.

RAY. — Je ne m'en sers pas. Coupez-le moi.

HATTIE. — C'est interdit, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Enfin, madame Dixon, vous savez aussi bien que moi que cet appareil ne m'est d'aucune utilité. J'arrive à la caisse de mon hôtel le soir à neuf heures, je la quitte à neuf heures du matin, je rentre ici pour dormir jusqu'à trois heures de l'après-midi... et je ne fréquente personne à New-York. Alors voulez-vous m'expliquer à quoi me sert cet ustensile ?

HATTIE. — Je ne vous dis pas le contraire.

RAY. — Alors, retirez-le.

HATTIE. — Je n'en ai pas le droit. D'ailleurs, mademoiselle Schmidt, vous pouvez vous informer : on ne trouve pas deux pièces meublées avec cuisine, bains et téléphone, pour cinq dollars par mois, en plein cœur de New-York !

RAY. — D'abord, je vous fais observer que la chambre à coucher et la salle de bains donnent sur une courette noire comme une tombe et que je dois m'y éclairer au gaz du matin au soir.

HATTIE. — Ici... vous donnez sur Broadway.

RAY. — Je donne sur une rue qui donne sur Broadway.

HATTIE. — C'est du pareil au même, mademoiselle ! Si vous allez à Wengen, en Suisse... moi, j'y ai été... et que vous demandiez une chambre sur la Jungfrau, on ne vous donne pas une corde et un piolet pour monter vous coucher.

RAY. — Oui, madame Dixon, mais de la fenêtre on voit la Jungfrau... Eh bien, si vous réussissez à apercevoir Broadway d'ici, j'aime mieux être pendue !

HATTIE. — Comment ?...

Elle se rue sur la fenêtre qu'elle ouvre.
Son menton arrive au ras de la fenêtre.
Elle s'apprête à monter sur la banquette.

RAY. — Ah ! non ! Je vous en prie ! Cassez tout ce que vous voudrez ici. Rien ne m'appartient... Mais la « marine », le lit de repos et la banquette sont à moi et j'y tiens.

HATTIE, *ulcérée.* — Je ne suis pas lourde, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Non, mais le bois est vieux et la soie aussi ! Je n'ai pas envie que vous m'abimiez un meuble Louis XV français authentique... Si vous tenez à voir Broadway, descendez trois étages et regardez au bout de la rue.

HATTIE. — On entend Broadway comme si on y était.

RAY, *mélancolique.* — Voilà : j'entends Broadway, je ne le vois pas ! Ah ! Madame Dixon, j'ai tort de me révolter. J'ai de la vie des échos et des parfums et je ne vis pas, et j'ai passé toutes mes années de jeunesse dan la rue Bamyler à Cincinnati, au fond d'un petite boutique noire, à regarder le soleil su le trottoir d'en face. *(Elle répète, pensive* Le soleil sur le trottoir d'en face... Il n'y a rie à faire... voilà mon destin !

HATTIE. — Voulez-vous que je vous dis mademoiselle Schmidt : vous faites de neurasthénie ! Et moi, je sais pourquoi.

RAY, *sans curiosité.* — Vraiment ?

HATTIE. — Vous vivez petitement et vou êtes toujours toute seule.

RAY, *se défendant mollement.* — Oh !

HATTIE. — Vous avez un physique à qui ce deux choses-là ne vont pas.

RAY. — Quoi ?

HATTIE. — La solitude et la médiocrité ! y a des signes qui ne trompent pas.

RAY, *avec un sourire.* — Lesquels ?

HATTIE. — La poitrine et les yeux.

RAY. — Je n'ai pas une poitrine de recluse

HATTIE. — Ah ! non alors ! A chaque mou vement que vous faites, elle a l'air de dire « Hein ? Croyez-vous ? »... et il n'y a jama personne.

RAY. — Et mes yeux sont ceux d'un milliardaire ?

HATTIE. — On voit tout de suite que ce son des yeux qui n'y regardent pas.

RAY. — Pourtant !

HATTIE. — Oh ! « pourtant »... c'est parc que vous le voulez bien... Entre nous, made moiselle Schmidt, si vous aviez quelqu'un, ç ne ferait de mal ni à votre moral ni à votr situation.

RAY. — Quoi ? Vous voulez que je me marie

HATTIE, *vivement.* — Ah ! non alors, ça no plus, ça ne vous irait pas... D'ailleurs, on n pas dû souvent vous demander en mariage.

RAY. — Jamais... *(Se reprenant :)* Si, un fois.

HATTIE. — Vous avez refusé ?

RAY. — Oui.

HATTIE. — Vous avez bien fait.

RAY. — Je n'en sais rien.

HATTIE. — Moi, j'en suis sûre ! On n'épous pas les hommes qui vous demandent e mariage.

RAY. — Ah !

HATTIE. — Naturellement ! Ceux-là sont de maris avant de se marier... de naissance.

RAY. — Et alors ?

HATTIE. — Alors ils rognent sur tout : le étreintes, les voyages, les bijoux, les toilettes. Parlez-moi d'un homme qui craint de vous voi partir le lendemain avec son meilleur ami e qui cherche à vous retenir !... Là, vous êtes gâtée ! Les femmes mariées s'imagine toujours que les femmes entretenues se donne mauvais genre pour leur voler leurs maris Pas du tout, c'est seulement pour les garder.

RAY, *jouant le jeu.* — Ah ! voilà.

HATTIE. — Mademoiselle Schmidt, si vou m'écoutiez vous auriez vite fait de quitter l pension de Hattie Dixon pour un hôtel parti culier de la cinquième Avenue... Vous êtes d ces femmes que les hommes couvrent d'or.

RAY. — Pourquoi ?

HATTIE. — Parce que vous êtes à la fois terriblement désirable... et pas rassurante pour deux sous.

RAY. — Très franchement, madame Dixon, je ne me vois pas du tout, vivant de mes charmes et changeant d'amant tous les trois mois.

HATTIE. — On dit ça quand on est jeune ! Et puis d'ailleurs, vous n'êtes pas forcée de changer tous les trois mois ! Regardez... mon ami, le dernier, celui qui m'a acheté ce « meublé »... je l'ai depuis cinq ans ! Il est dans les cuirs à Dayton et il ne passe ici qu'une journée par mois.

RAY, *apitoyée.* — Seulement ?

HATTIE, *sous un autre angle.* — Oui... ça, je dois dire que j'ai de la chance ! C'est vraiment le minimum : une journée !

RAY. — Ah ! Oui, ce n'est pas long.

HATTIE. — Eh ! bien ça ne l'empêche pas d'être très large.

RAY. — Ah !

HATTIE. — Chaque fois que je lui laisse entendre que je n'y arrive plus, il fait le nécessaire très élégamment.

RAY. — Parce que vous l'avez augmenté aussi ?

HATTIE. — La vie est tellement chère.

RAY. — Bien sûr.

HATTIE, *après un temps.* — C'est un ami comme le mien qu'il vous faudrait. Il vous trouve charmante du reste.

RAY. — Votre ami ?... Mais je ne le connais pas.

HATTIE. — Allons donc ! Vous l'avez vu vingt fois ! C'est lui qui vous a ouvert la porte avant-hier quand vous reveniez avec vos fleurs.

RAY, *malgré elle.* — Oh ! Le vieux monsieur chauve... qui a une pelisse doublée de zibeline...

HATTIE. — Oui ! Quelle impression vous donne-t-il ?

RAY, *pas fixée.* — Celle d'un vieux monsieur chauve qui aurait une pelisse doublée de zibeline. On voit que c'est un homme qui a de l'argent devant lui, sa jeunesse derrière lui et ses cheveux sur les côtés... *(Avec humeur :)* Seulement, si c'est cela l'amour je préfère m'en passer.

HATTIE, *se montant.* — Ce n'est pas que vous vous en passiez, mais vous vous en privez... volontairement ! Femme comme vous l'êtes, mademoiselle Schmidt, votre santé en souffre et aussi votre caractère. Moi qui vis sous le même toit que vous, je sais bien que la comptabilité du Plazza, pas plus que les tombereaux de romans que vous lisez, ne vous consolent de votre solitude. Et puis je ne vous ai pas conseillé spécialement de prendre un Monsieur âgé. Encore une fois, il ne manque pas d'hommes jeunes qui s'éprendraient de vous.

RAY, *butée.* — Oui... oui... un homme marié, n'est-ce pas ?

HATTIE, *connaisseuse.* — Autant que possible.

RAY. — Un homme marié dont Mlle Ray Schmidt serait le « collage » en ville... *(Ferme :)* Ah ! non ! Jamais ! Je suis trop fière pour ça. *(Elle donne un coup d'œil à la pendule sur la cheminée.)* Mon Dieu ! Il faut que je file... *(Elle passe vivement dans la chambre à coucher, puis à la cantonade :)* Est-ce que je peux vous demander le service d'ouvrir le paquet rose, le plus gros. C'est du velours pour me faire une robe d'intérieur. Je ne voudrais pas qu'il reste dans ses plis... Vous l'étendriez sur mon lit.

HATTIE, *absente.* — Oui, mademoiselle Schmidt.

RAY, *reparaissant son chapeau sur la tête et enfilant son manteau.* — Vous laisserez la fenêtre entr'ouverte et vous fermerez bien ma porte avec votre « passe ».

HATTIE, *toujours absente.* — Ne m'en veuillez pas de vous avoir parlé aussi franchement et de m'être mêlée de ce qui ne me regarde pas...

RAY. — Je ne vous en veux pas le moins du monde, madame Dixon, vous avez été très gentille. Je suis si peu habituée à ce qu'on se préoccupe de mon avenir... ou même de mon présent ! Le garçon qui m'a demandée en mariage il y a cinq ans prétendait que j'étais faite pour être assise au coin du feu, avec ses moutards sur mes genoux. Vous... vous me voyez aussi près du feu, assise sur les genoux d'un Monsieur qui aurait ses enfants ailleurs. Je ne sais pas qui de vous deux a raison... et laquelle de ces deux existences-là, je mérite. Mais vous m'avez souhaité du bonheur... chacun à votre façon. Et cela m'est arrivé trop rarement dans la vie pour que je ne vous en sois pas reconnaissante... à tous les deux.

HATTIE, *ferme et maternelle.* — Il faut oublier, mademoiselle Schmidt, *(Ray qui est allée prendre son bouquet enveloppé s'arrête)*... le drame qu'il y a dans votre vie... car rien ne me retirera de l'idée qu'il y a un drame dans votre vie.

Ray dégage d'un coup le bouquet — un bouquet d'œillets rouges — de son papier, et le met dans le vase. Rapidement, elle coupe l'un des œillets qu'elle passe à sa boutonnière.

RAY. — Pensez à mon velours.

HATTIE, *triste.* — Oui, mademoiselle Schmidt.

RAY, *la main sur l'œillet qui fleurit son manteau sombre, très sereine.* — Et dites-vous bien, madame Dixon, qu'il n'y a pas de drame dans ma vie.

Elle sort. Hattie, demeurée seule, commence à dénouer puis à développer le paquet rose. Elle replie le papier, l'entoure de sa ficelle, le pose sur le guéridon. Puis elle déplie la pièce d'étoffe, la secoue, disparaît dans la chambre à coucher pour l'étaler sur le lit. Elle rentre, va entr'ouvrir la fenêtre, redescend pour prendre le papier ficelé sur le guéridon, remonte éteindre le bec de gaz et sort.

Un temps. Puis, Ray entre en titubant. Sans même refermer la porte, elle arrache son chapeau et gagne d'un pas de somnambule le milieu de la pièce. Elle s'écroule sur le pied du lit de repos, le buste droit, les yeux hagards.

RAY, *dans un murmure.* — Ce n'est pas possible... Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai !

HATTIE, *poussant la porte, étonnée.* — C'est vous, mademoiselle Schmidt ? Vous êtes rentrée ? *(Ray la fixe sans répondre.)* Vous n'êtes pas malade ?

RAY. — Madame Dixon... je suis bien là ? Je ne rêve pas ?

HATTIE, *s'asseyant derrière elle.* — Mais qu'il y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

RAY, *d'une voix blanche.* — Je viens de le rencontrer... Il habite New-York. Il va venir...

HATTIE, *doucement.* — Il va venir... ici ?

RAY, *reprenant ses esprits, passe sans transition de l'hébétude à l'affolement. Elle se dresse et regardant de gauche et de droite.* — Quel désordre ! Vous allez m'aider, madame Dixon...

HATTIE. — Mais oui... mais oui...

RAY. — Par où commencer ? Mon Dieu, ma tête... Je ne sais plus où j'en suis.

HATTIE. — Calmez-vous.

Elle commence à mettre de l'ordre.

RAY, *inquiète.* — Ce n'est pas laid, ici ?

HATTIE. — Quoi ? Votre living-room ? Il est ravissant.

RAY. — Non pas ravissant, mais une fois rangé, c'est plutôt gentil.

HATTIE, *ironique et amère.* — Il me semble !

RAY. — Oui... je crois que c'est gentil.

HATTIE, *portant à la cuisine le plateau du café.* — Dans combien de temps arrive-t-il ?

RAY. — Il doit être là vers neuf heures.

HATTIE, *s'arrêtant sur place.* — Alors ne vous affolez pas, vous avez tout le temps.

RAY, *avec un coup d'œil à la pendule.* — Oui... c'est vrai !... Je deviens folle.

Elle se laisse tomber dans le fauteuil.

HATTIE. — Calmez-vous...

RAY, *comme à elle-même.* — Pourquoi a-t-il fallu que je le revoie ?

HATTIE. — Ne dites pas cela, mademoiselle Schmidt. Voilà cinq ans que vous l'attendez.

RAY, *brusquement.* — Mais vous ne savez pas de qui il s'agit...

HATTIE, *calme.* — Le monsieur qui aime les œillets rouges. *(Ray la regarde interloquée.)* Dame ! J'ai toujours vu des œillets rouges dans ce vase et par contre je ne vois plus celui que vous aviez à votre revers tout à l'heure. On vous l'aura pris, ou vous l'aurez donné...

RAY. — Il me l'a demandé... en souvenir de notre deuxième rencontre.

HATTIE. — C'est un homme que vous aviez vu une seule fois ?

RAY. — Oui.

HATTIE. — Et vous...

Elle voudrait ne pas dire : « Le jour même ».

RAY. — Je ne lui ai rien donné et quand il a été parti j'ai compris qu'il avait emporté... tout ! Tout ce qu'il y avait en moi de projets, d'espoirs, d'illusions... de tendresse, de désirs... de rêves...

HATTIE. — Ce n'est pas possible !

RAY. — Il y a cinq ans, avant de rencontrer Walter, je ne croyais pas non plus que ce fu « possible ».

HATTIE. — Il s'appelle « Walter » ?

RAY. — Oui.

HATTIE. — C'est un joli nom.

RAY, *après un petit temps.* — Nous somme restés face à face quelques minutes à peine Avant je n'ai pas le souvenir d'avoir vécu Depuis j'ai l'impression d'être morte.

HATTIE. — Morte ? Allons donc ! Vous êtes une femme bien vivante, et bien femme !

RAY. — Non, j'ai cessé d'être une femme car je n'ai plus maintenant ni force, ni fai blesses.

HATTIE, *ironique.* — Plus jamais ? *(Ray fai signe : « Non » de la tête. Hattie à un sourir sceptique.)* Vous l'avez rencontré en sortant ?

RAY. — Oui... Vous connaissez cette vieill mélodie sentimentale : « Mon amoureux es un habitant de la lune ? »

HATTIE. — Je pense bien.

RAY. — Il y a cinq ans, un orgue de barbari qui la jouait a accompagné notre premie entretien. Depuis, je n'avais plus jamai entendu cet air-là... que la nuit dans mes rêves Et voilà qu'en passant devant la porte ouvert du bric à brac, à côté, la mélodie m'arrive égrenée note à note par une boîte à musique.. Malgré moi je m'arrête pour écouter... Quelqu'u derrière moi s'était aussi arrêté pour écouter à qui je n'avais pas pris garde. C'était lui. E quand je me suis retournée, nous nous somme trouvés face à face.

HATTIE. — Alors ?...

RAY. — Alors... je ne sais plus bien. Ma tê s'est mise à tourner. Il m'a semblé qu'il n'avai pas l'air tellement surpris de me voir... Il m' entraînée devant la vitrine du libraire et l nous avons échangé quelques mots à voix bass en faisant semblant de regarder l'étalage. I s'est d'abord inquiété de savoir si j'étai mariée. Puis il m'a dit qu'il était à New-Yor depuis trois ans... qu'il ne m'avait pas oubliée Il m'a demandé si c'était en souvenir de lu que je portais un œillet rouge sur mo manteau... J'ai répondu que oui et je le lui a donné... Et puis il s'est informé de mon adress et en partant il a murmuré à mon oreille « Je vous en prie, attendez-moi chez vous c soir, je passerai vers neuf heures ». Et il disparu... J'en suis à me demander si je n'a pas rêvé.

HATTIE, *à qui Walter est devenu, tout à cou antipathique.* — En voilà des précautions.

RAY, *surprise.* — Quelles précautions ?

HATTIE. — Eh bien ! faire semblant d regarder une vitrine, vous parler à voix basse partir sans dire : « Au revoir »...

RAY, *qui n'avait rien réalisé, mais se soume à tout d'avance.* — Oui... je ne sais pas... devait avoir des raisons pour qu'on ne l remarque pas avec moi.

HATTIE, *désapprobatrice.* — Ah !

RAY. — Il sait très bien que les première paroles qu'il va prononcer, tout à l'heur resteront gravées pour toujours dans mon cœu Je lui en aurais voulu de jeter ces paroles-l

au vent de la rue... *(A elle-même, avec ferveur:)* Quels mots va-t-il dire en arrivant ? *(Hattie, brusquement se dirige vers la porte.)* Où allez-vous ?

HATTIE. — On a sonné à la porte du palier.

RAY, *anxieuse.* — Ce ne peut pas être lui... il est trop tôt...

Hattie, est sortie en laissant la porte entr'ouverte. Elle revient en courant.

HATTIE. — Avez-vous dix cents ?

RAY. — Oui...

Elle prend dans son sac une piécette qu'elle donne à Hattie, qui sort à nouveau. Celle-ci reparaît portant une magnifique corbeille d'œillets rouges.

HATTIE. — C'est pour vous.

RAY, *bouleversée et attendrie.* — Oh !... Il n'y a pas de carte ?

HATTIE. — Non... le livreur m'a seulement dit : « Pour Mlle Ray Schmidt... *(Gaiment :)* Il ne se compromet pas, votre amoureux... *(Avec admiration en regardant les fleurs :)* Mais il ne se moque pas de vous... *(Ray va respirer les œillets. En les contemplant, elle s'avise de ce que la pièce est mal éclairée. Aussitôt elle allume les trois globes à gaz.)* Ça lui a coûté au moins trois dollars... au moins !

RAY. — Ils sont splendides.

HATTIE. — Mademoiselle Schmidt, vous ne faites pas un peu d'ordre dans la chambre ?

RAY, *stupéfaite.* — Quoi ?

HATTIE, *avec une petite gêne.* — Enfin... vous ne préparez pas votre chambre ?

RAY, *qui comprend, sur un ton sec et ferme.* — Non.

HATTIE. — Moi, je n'ai pas de conseils à vous donner ! Mais un homme que vous adorez depuis cinq ans, et qui vous envoie des fleurs comme ça...

RAY. — Je ne serai jamais sa maîtresse.

HATTIE, *qui n'en revient pas.* — Non ?

RAY. — Non... Parce que, maintenant, il est marié.

HATTIE. — Raison de plus !

RAY, *nerveuse.* — Madame Dixon, je vous l'ai déja dit... Je suis peut-être stupide, mais j'ai des principes.

HATTIE, *piquée.* — Moi aussi, mademoiselle Schmidt... Ce ne sont pas les mêmes ; voilà tout !

RAY, *se regardant machinalement dans la glace au-dessus de la cheminée, avec humeur.* — Vous auriez pu me dire que j'étais décoiffée.

HATTIE. — Je ne vois plus quelle importance ça a.

RAY, *sèchement.* — Décidément, madame Dixon, je crois que nous ne pourrons jamais nous comprendre.

Elle sort en claquant sur elle la porte de la chambre. Hattie demeure un moment immobile. Puis elle hoche la tête avec un haussement d'épaules indulgent et mélancolique. Elle sort enfin, à gauche. Presque aussitôt on entend : la sonnette de la porte du palier, les pas de Hattie qui va ouvrir, un colloque dans le couloir, le « passe » de Hattie qui ouvre la porte de gauche.

Walter entre. Il est vêtu avec une élégance stricte et un peu guindée. Il semble plus dépaysé qu'ému. Il se défait de son pardessus qu'il accroche au porte-manteau et dépose sur la tablette dudit porte-manteau un petit paquet ficelé qu'il avait à la main en entrant. Hattie, cependant traverse vivement derrière lui et va frapper à la porte de la chambre. Sans attendre de réponse, elle entr'ouvre la porte, passe la tête.

HATTIE. — Mademoiselle Schmidt !

VOIX DE RAY, *qui se recoiffe dans la salle de bains.* — Oui...

HATTIE, *à Ray.* — Mademoiselle Schmidt, M. Walter est là. *(Walter, en entendant son nom, a un mouvement de vive contrariété. Hattie traversant la scène pour sortir et dans un murmure discret :)* Monsieur...

Elle sort, puis Ray entre. Elle paraît bouleversée, prête à défaillir. Elle fixe Walter, la gorge serrée. Elle est incapable de proférer une parole.

WALTER, *avec une inquiétude bourgeoise, mal dissimulée.* — Elle ne connaît pas mon nom de famille, n'est-ce pas ? *(Ray ouvre sur Walter de grands yeux où se lit une immense stupéfaction, recule d'un pas, tombe assise sur le bras du fauteuil de cuir. Avec une grande tristesse, elle secoue négativement la tête.)* Ah ! bon... C'est votre logeuse ? *(Ray fait « oui » de la tête.)* C'est un genre de personne dont il faut toujours se méfier. D'autant que j'habite à deux pas de chez vous... Je ne voudrais pas que... *(Ray hoche la tête.)* Il est même invraisemblable, qu'habitant si près l'un de l'autre, nous ne nous soyons jamais rencontrés.

RAY, *faiblement.* — Oui.

WALTER. — Nous ne sortons pas aux mêmes heures.

RAY. — Voilà.

WALTER. — On dirait que vous n'êtes pas heureuse de me revoir.

Un temps. Elle lui fait signe de s'asseoir. Walter, qui ne comprend pas le comportement de Ray, se raidit un peu. Il s'assoit et regarde alternativement les œillets dans le vase et la corbeille.

RAY, *qui surprend son regard.* — Pardonnez-moi... j'ai oublié de vous remercier de la magnifique corbeille que vous m'avez fait envoyer. *(Walter, de l'index, désigne les œillets du vase. Ray, devance la question.)* Ce sont des œillets que j'avais achetés cet après-midi justement...

WALTER, *sincère.* — Le hasard fait curieusement les choses.

RAY. — Oui ! C'est une coïncidence...

WALTER. — C'est une de ces fleurs-ci que vous portiez à votre manteau quand je vous ai rencontrée ?

RAY. — Oui.

WALTER, *un peu agressif.* — Alors pourquoi

m'avez-vous dit que c'était en souvenir de moi ?

RAY. — Parce que en l'épinglant à mon revers, j'ai pensé, malgré moi à notre rencontre dans l'atelier de Kurt Shendler... à Cincinnati... et à l'œillet rouge que vous vouliez cueillir...

WALTER. — Et que vous avez refusé ?

RAY. — Oui...

WALTER. — Vous ne m'aviez donc pas complètement oublié ?

RAY, *avec un sourire.* — Pas complètement ! La preuve en est que je me suis arrêtée devant la boîte à musique de l'antiquaire en entendant: « Mon amoureux est un habitant de la lune ».

WALTER. — Vous avez reconnu l'air que jouait notre orgue de Barbarie ?

RAY, *calme.* — Bien sûr. *(Avec une petite surprise :)* Vous aussi ?

WALTER, *grave.* — Oui, Ray... *(Elle le regarde avec curiosité. Walter, se méprenant :)* J'ai beaucoup vieilli ?

RAY, *légèrement, s'expliquant.* — Non... Vous me voyez surprise.

WALTER. — Surprise ?

RAY, *une nuance de moquerie.* — Oui... de la fidélité de vos souvenirs.

WALTER, *grave.* — Ecoutez-moi, Ray... Si vous n'avez pas tout oublié... moi je me souviens de tout.

RAY, *avec un sourire incrédule.* — Oh !

WALTER. — De tout ! Un tout bien bref. Un dimanche matin à Cincinnati... la baraque d'un réparateur de bicyclettes... vous qui apparaissez... moi qui demeure ébloui ! Il y a des paysages qu'on reconnaît sans les avoir jamais vus. En vous que j'ignorais, j'avais tout de suite reconnu mon bonheur ! Et depuis j'ai la certitude que ce matin-là j'ai perdu ma vie pour n'avoir pas su vous gagner. Quand je vous ai dit que je vous aimais, vous ne m'avez pas cru. Et pourtant, je vous ai aimée.

RAY, *précisant.* — Ce matin-là ?

WALTER. — Oui, et de toute mon âme ! Ah ! vous vous êtes bien défendue.

RAY. — Comme d'une folie. *(Insistant :)* Si... Si... D'une folie Walter Saxel. *(Walter en entendant prononcer son nom, a un coup d'œil inquiet vers la porte.)* Personne n'écoute à la porte... *(Elle baisse le ton tout de même.)* Vous savez très bien que dans vos familles bourgeoises, les enfants, au départ de la vie, sont comme des trains en gare... que les rails conduisent irrévocablement vers la destination que d'autres ont choisie pour eux ! Or, l'itinéraire qu'on vous propose, ou plutôt qu'on vous impose, est exempt de risques et d'imprévus. Il est sans joie, sans larmes, sans volupté, presque sans ambition. Car oser c'est risquer, n'est-ce pas ? Et on vous le défend... Alors, jusqu'à l'âge d'homme, vous cheminez au flanc d'une montagne noire au-delà de laquelle il y a le soleil ! Pour aboutir à la médiocrité dorée à quoi vos parents vous ont condamnés en vous mettant au monde !

WALTER. — Si je vous ai tendu la main, Ray, c'était justement pour que vous me conduisiez par un sentier à vous, jusqu'en haut de la montagne.

RAY. — Malheureuse promenade ! Vou m'auriez reproché les pierres du sentier, l'ea glacée du torrent, les bourrasques des cîmes Tôt ou tard, vous m'auriez lâchée pour dégri goler jusqu'en bas, vous enfermer comme l autres, dans une maison confortable avec d fonds d'état, des relations de famille, d principes éculés, un album de photographi et une vierge sans vénusté. *(Très vivement* Ne croyez pas que je fasse allusion à mad moiselle Trauer qui était une charmante jeun fille.

WALTER. — Vous savez que j'ai épous Corrine Trauer ?

RAY, *souriante.* — Mieux que personne. C'e moi qui vous avais annoncé vos fiançailles c'est moi qui ai fourni le voile de mariée.

WALTER. — Comment cela ?

RAY, *avec entrain.* — Mais oui ! Mme Trau et Mlle Corrine sont venues au magasin, ru Bamyler, pour choisir le voile. Ça n'a pas é une petite affaire. Elles n'arrivaient pas à décider. Pendant deux heures d'horloge, j' dû dérouler tous mes coupons de tulle, l présenter au jour, à la lumière, les draper s votre fiancée... et même sur moi !

WALTER, *souriant.* — Elles vous ont donc du mal ?

RAY, *sa voix soudain brisée.* — Beaucoup mal !

WALTER, *il l'observe un instant cependa qu'elle se reprend.* — Ray, depuis que je su arrivé, je vous observe. Votre attitude é étrange. Vous vous êtes montrée d'abord froi et lointaine, vous voilà bouleversée ! Que m cachez-vous ?

RAY, *qui est redevenue maîtresse d'elle-mêm* — Rien... Vous m'avez confié que vous gardi un joli souvenir de notre petite entrevue da l'atelier de Kurt Shendler. Je vous en su reconnaissante. Voilà tout.

WALTER. — On dirait que vous m'en voul de ne pas avoir su vous inspirer le sentime que j'ai eu pour vous.

RAY, *elle répète, pensive.* — Le sentime que vous avez eu pour moi...

WALTER, *sans comprendre.* — Oui.

RAY. — Mais il a été partagé, Walter, soy en sûr... partagé inégalement, voilà tout.

WALTER. — C'est bien ce que je dis.

RAY. — Non, c'est le contraire ! La gran part était pour moi.

WALTER, *incrédule.* — Allons donc Souvenez-vous : vous n'avez même pas daig m'accorder ce rendez-vous que je vous m mandais !

RAY. — Parce que je savais que huit jou plus tard, vous m'auriez oubliée.

WALTER. — Est-ce que, malgré votre ref je ne vous avais pas affirmé que je serais à cascade du Nouveau Parc le dimanche suiva à dix heures ?

RAY. — Oui.

WALTER. — A votre place, je serais venu Rien que pour voir si le soupirant avait te parole.

RAY, *calme.* — Je suis venue.

WALTER, *formel.* — Non.

RAY. — Si.

WALTER, *sec.* — Non ! Moi, j'y étais ! Pas vous !

RAY. — Pardon ! Vous êtes arrivé au Nouveau Parc de Cincinnati dans une voiture de location attelée de deux chevaux... Le quart de dix heures sonnait au clocher de l'église St.-Paul ! Une dame âgée vous accompagnait à qui, je présume, vous faisiez visiter la ville... car vous lui avez montré du doigt le clocher de St.-Paul, le pont suspendu et le champ de courses. Evidemment, vous étiez loin de penser que Ray Schmidt était là qui vous observait. Puis vous vous êtes engagés tous les deux dans l'allée qui mène à la cascade. Là, vous vous êtes assis sur deux chaises, côte à côte... dont l'une devait être souillée de terre car vous l'avez époussetée avec votre mouchoir...

WALTER. — Où étiez-vous ?

RAY. — De l'autre côté de la cascade ! Il vous aurait suffi de tourner la tête pour me voir.

WALTER. — Pourquoi n'êtes-vous pas venue vers moi ?

RAY. — Par respect pour la vieille dame qui vous accompagnait... Elle vous ressemblait étrangement. J'ai pensé qu'elle était votre mère.

WALTER. — C'était elle.

RAY. — Et vous vouliez que, devant elle, je reproche à son fils d'avoir oublié un rendez-vous avec la mercière de la rue Bamyler. J'avoue que l'idée ne m'a pas effleurée.

WALTER, *avec une rancune contenue.* — L'idée vous aurait effleurée, Ray, que ma vie eût été changée... La vôtre aussi. *(Le ton la surprend ; elle le regarde.)* Si j'avais demandé à ma mère de m'accompagner à Cincinnati ce matin-là, c'était pour qu'elle vous rencontre. *(Les yeux de Ray s'agrandissent sur la vérité qu'elle pressent déjà.)* Je me promettais de vous présenter à elle. *(Presque rageur :)* Je vous aimais.

RAY, *faiblement.* — Je ne pouvais pas me douter...

WALTER. — Mes propos ne laissaient pas de place au doute. Je vous avais dit que je voulais unir mon existence à la vôtre. C'était clair, pourtant !

RAY, *balbutiant.* — Votre nom... Votre famille...

WALTER, *sa colère, mal contenue, éclate maintenant et ira crescendo sur les répliques suivantes.* — Je vous aimais !...

RAY. — J'avais refusé ce rendez-vous.

WALTER. — Si mal, que je savais, moi, que vous seriez là. J'avais tout envisagé, tout prévu... tout... jusqu'à la toilette sobre que vous porteriez et qui devait plaider en notre faveur et apaiser certaines craintes.

RAY. — Je n'ai pas compris.

WALTER. — Il n'y avait pas à comprendre, mais à croire ! Et vous ne m'avez pas cru...

RAY, *se révoltant.* — Mais vous étiez fiancé ?

WALTER. — Depuis longtemps ! Et après ?

RAY. — Après ? Après s'être fiancé, en général, on se marie !

WALTER. — On se marie, en effet ! Mais après de longues fiançailles c'est rarement sa fiancée qu'on épouse. *(Il y a un silence. Ils sont côte à côte et regardent au loin sans rien voir. La violence de Walter a fait place à un grand abattement.)* J'aurais tourné la tête...

RAY. — Que vous m'auriez aperçue.

WALTER. — Je vous aurais fait signe d'approcher.

RAY. — Je serais venue, le cœur battant.

WALTER. — Je vous aurais nommée.

RAY. — Je serais restée muette d'émotion.

WALTER. — Ma mère vous aurait regardée.

RAY. — Dévisagée...

WALTER. — M'aurait regardé ensuite...

RAY. — Et aurait tout compris... Mais Dieu sait ce qui se serait passé.

WALTER. — Il se serait passé qu'elle vous aurait ouvert les bras...

RAY. — Si vite ?

WALTER. — Elle m'aimait trop pour ne pas mesurer combien je vous aimais moi-même ! Ce qui nous arrive est abominable...

RAY. — Abominable... et merveilleux ! Aujourd'hui, après cinq années de doute et d'angoisses, vous m'apportez la certitude d'avoir été aimée d'amour... huit jours, oui, peut-être ! Mais puisque ces huit jours-là ont existé, j'ai bien le droit, moi, de leur sacrifier le reste de ma vie ! Walter, le matin de notre première rencontre, vous souhaitiez m'ensevelir vivante ! Vous avez été exaucé, Walter. Soyez heureux.

WALTER. — Ray, je ne serai heureux ici-bas que si je vous ressuscite.

RAY. — Il est trop tard. Nous n'avons pas le droit... vous le savez bien.

WALTER. — Pas le droit d'être heureux ?

RAY. — Non ! Parce qu'une autre paierait notre bonheur de ses larmes.

WALTER. — Notre bonheur ne sera qu'à nous, Ray, et nous ferons en sorte qu'ailleurs « on » l'ignore.

RAY, *avec force.* — Je me révolte à l'idée de vous partager avec... *(Elle s'interrompt.)* Non, ne me demandez pas cela, Walter. Ma vie serait un martyre. Je n'ai pas mérité cela !

WALTER. — N'est-ce pas vous, Ray, qui avez refusé de nous joindre ma mère et moi dans le Parc de Cincinnati ?

RAY. — Par pudeur.

WALTER. — Comme vous aviez refusé par orgueil l'œillet rouge que je voulais cueillir pour vous chez Kurt Shendler...

RAY. — J'ai gardé cet œillet rouge. Oui, je l'ai pris moi-même après votre départ pour l'écraser aussitôt entre les feuillets d'un livre, comme vous m'en aviez priée ! Il est là. *(Elle se dirige vers sa chambre. Sur le pas de la porte, elle se retourne. Walter, bouleversé, la regarde.)* Je vous aimais...

WALTER. — Mais, Ray... depuis...

RAY, *le coupant.* — Je vous ai aimé.

WALTER, *après un silence.* — Et ce soir ?

RAY, *lui envoyant de loin un baiser.* — Je t'aime !

On a lu les mots sur ses lèvres, car elle les a prononcés sans voix. Puis elle disparaît dans la chambre.

WALTER, *regardant vivement sa montre, il rappelle Ray.* — Ray ! *(Ray reparaît, le visage radieux.)* Si vous en aviez pour quelques instants... je donnerais un coup de téléphone.

RAY, *une ombre passe sur son visage.* — Oui... Je vous laisse. Mais par exemple, je ne sais pas si le téléphone fonctionne.

WALTER. — Vous ne vous en servez pas ?

RAY. — Jamais.

Elle sort.

WALTER, *il prend l'appareil puis, à voix couverte.* — « Allô ! Mademoiselle, je désire le 2.849... *(Coup d'œil à sa montre.)* Allô ! C'est vous, Ida ? Monsieur à l'appareil ! Passez-moi Madame. *(Coup d'œil inquiet vers la chambre de Ray. Il baisse encore la voix.)* Corrine chérie, c'est moi, Walter ! Comment va votre migraine ?... Est-ce que je ne suis pas « gentil » d'habitude ?... Tant mieux... Ah ! bien... bien... enfin... en bonne voie... Mais nous sommes en pleine discussion pour l'attribution des crédits de la zone nord... Oh ! je serai rentré dans une demi-heure... *(Coup d'œil à la chambre de Ray.)* Mais je crains fort d'être obligé de prendre le premier train pour Washington... Demain !... Cinq heures trente du matin... Non, évidemment, Corrine chérie, mais que voulez-vous, les affaires sont les affaires... A tout de suite, Corrine chérie... » *(Il raccroche et va reposer l'appareil sur le guéridon. Puis il ouvre le paquet qu'il a déposé en arrivant sur la tablette du portemanteau. C'est un coffret qu'il pose sur une table basse. Il appelle :)* Ray !

VOIX DE RAY. — Vous avez terminé ?

WALTER. — Oui, oui... d'ailleurs ma conversation n'avait rien de confidentiel.

Ray apparaît. Elle a revêtu le tailleur du prologue. Elle tient serré sur sa poitrine le carnet de comptabilité de Kurt Shendler. Walter demeure pétrifié.

RAY, *doucement.* — Vous vouliez Ray Schmidt ressuscitée... Que votre volonté soit faite... *(Elle lui tend le livre et l'ouvre.)* Voici le carnet de Kurt Shendler sur lequel je travaillais quand vous m'êtes apparu... et voici l'œillet que j'ai cueilli ce matin-là et que j'ai gardé en souvenir.

Walter lui tend les bras. Elle s'y précipite. Ils échangent un long baiser. Et comme elle se dégage, il la retient dans ses bras.

WALTER. — Ray chérie... *(Ils demeurent immobiles un instant.)* J'ai un oncle qui a soixante-trois ans et une grande barbe blanche en éventail. L'année passée il a eu la coqueluche... Toute la famille s'est esclaffée...

RAY, *surprise.* — Ah ?

WALTER. — Oui... Soixante-trois ans, la barbe blanche et la coqueluche, c'est drôle ! De même qu'il est un peu ridicule d'être amoureux à mon âge... Vous ne me direz pas que l'amour n'est pas une maladie d'enfant.

RAY. — C'est la dernière, Walter, vous faites la vôtre un peu tard, voilà tout.

WALTER. — Trop tard ?

RAY. — Rassurez-vous, Walter ! Aux yeux d'une femme, d'une vraie femme, l'homme qu'elle aime n'est jamais tout à fait une grande personne.

WALTER. — Parce que vous m'aimez, Ray ! Il faut le dire à haute voix... au moins une fois !

RAY. — Il faut ?

WALTER. — Mais oui ! Il est des sentiments qui créent des obligations...

RAY. — Des obligations ! Quel joli mot de banquier ! Car vous êtes toujours dans la banque, monsieur ?

WALTER, *jouant le jeu.* — Oui, mademoiselle, je suis associé avec MM. Kuntz et Frieldland et à la veille d'être nommé unique administrateur de la Société.

RAY, *sincère.* — Oh ! Walter... Comme je suis heureuse pour vous ! C'est magnifique !

WALTER. — Et vous, mademoiselle ? Toujours dans la comptabilité ?

RAY, *elle commence à répondre et pousse un cri.* — Aïe ! ! !

WALTER, *inquiet.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

RAY, *affolée.* — Ma caisse !

WALTER, *il regarde autour de lui.* — Quelle caisse ? Vous attendez une caisse ?

RAY. — C'est elle qui m'attend ! Et depuis neuf heures du soir ! Ça ne m'est jamais arrivé ! Je travaille toutes les nuits à la caisse du « Plazza ». Je m'y rendais tout à l'heure quand je vous ai rencontré...

WALTER, *indifférent.* — Téléphonez !

RAY, *affolée.* — Qu'est-ce que je vais dire ?

WALTER. — Eh bien, vous êtes une amie de Ray Schmidt et vous les informez qu'elle s'est trouvée souffrante ce soir.

RAY. — Oui. *(Elle va au téléphone et décroche.)* « Le « Plazza » je vous prie. »

WALTER, *qui vient de s'installer dans un fauteuil devant la cheminée.* — Ah ! Ray, que je me sens bien ici !

RAY, *elle a d'abord un sourire crispé.* — « Allô ! Le « Plazza » ? M. Broughs, s'il vous plaît... Mlle Schmidt... enfin, une de ses amies... »

WALTER. — J'aime beaucoup ce living-room Ray.

RAY, *à Walter.* — Parce que vous le voyez le soir. Mais dans la journée c'est très triste. La fenêtre est petite. Dans ma chambre et salle de bains, je dois m'éclairer au gaz toute la journée. J'avais l'intention de déménager.

WALTER. — N'en faites rien, Ray ! Pensez que vous avez salle de bains, téléphone.

RAY. — Le téléphone ? Je ne m'en sers jamais !

WALTER. — La preuve... Et à deux pas de la maison... Pour moi c'est tellement commode.

RAY. — Oui, vous avez raison... *(Au téléphone :)* « Allô ! Allô !... M. Broughs ? Monsieur, je vous téléphone de la part de Mlle Schmidt, la comptable qui s'est trouvée souffrante ce soir ! Elle vous prie de l'excuser. Une de ses amies... Demain soir ? » *(Elle fait dire : oui, mais Walter, de son fauteuil fait signe que non.)* « Non, monsieur, elle semble encore malade... Si c'est grave ? »

WALTER, *lui soufflant.* — Très !

RAY, *au téléphone.* — « Très grave... Quand elle reprendra son service ? »

WALTER. — Elle ne le reprendra pas, c'est fini.

RAY, *masquant l'appareil, désemparée.* — Mais enfin, Walter...

WALTER. — C'est la seule heure à laquelle je puisse vous voir. Ne vous tourmentez pas. Répondez.

RAY, *au téléphone.* — « Si, monsieur, j'ai entendu... Mais il ne faut plus compter sur elle... *(Walter confirme d'un geste énergique.)* Définitivement... Oh ! très, très grave ! Entre nous, monsieur, je crois bien qu'elle est en train de mourir... Il y a cinq ans qu'elle était perdue... Oui... Oui... Pour ceux qui restent..: mais elle... Si, si !... je la connais, monsieur... Elle est en train de mourir, mais elle est très heureuse... »

Elle raccroche brusquement.

WALTER. — Il y a cinq ans qu'elle est perdue ?

RAY. — Cinq ans.

WALTER. — Cinq ans ! Il y avait là-bas une baie sur la campagne avec des oiseaux et des fleurs... ici un établi... là une bicyclette qui pendait au plafond... et de ce côté une petite salle à manger proprette avec une table à toile cirée... une petite salle à manger de vieux garçon...

RAY, *rectifiant.* — Oh ! De célibataire !

WALTER. — J'étais assis près de vous, comme ce soir. Vous étiez debout près de moi, mélancolique !

RAY. — Déjà !

WALTER, *sans lui répondre.* — Et je vous disais...

RAY, *les yeux clos, l'interrompant.* — Derrière nous dans le terrain vague, un orgue de barbarie jouait : « Mon amoureux est un habitant de la lune ».

WALTER. — Vous avez raison ! Tenez, le voilà !

Il s'est levé pour aller déclencher la boîte à musique de l'antiquaire qu'il avait placée sur la table basse. Il revient doucement près de Ray.

RAY, *les yeux clos.* — Mon Dieu !

WALTER. — Souvenez-vous, Ray, je vous disais : « Puisque le destin a voulu que vous rencontriez ici celui qui a d'abord tout désiré de vous, pardonnez-lui maintenant de vous désirer vous-même. »

RAY. — Et je vous ai répondu : « Je suis impardonnable de vous écouter... La vie n'est pas un roman. »

WALTER. — La vie n'est pas un roman ?

RAY. — Si, Walter... un roman que nous allons vivre ensemble.

WALTER. — Tous les deux.

RAY. — Si toutes les pages étaient aussi belles que celle-ci !

WALTER. — Vous ne savez donc pas ce que sera la suivante ?

RAY. — La page suivante ?

WALTER. — La page suivante, c'est la nuit qui vient... cette nuit qui sera enfin la nôtre !

RAY, *heureuse et sereine.* — Oui, Walter... *(Soudain anxieuse :)* Mais demain matin vous partirez.

WALTER. — Pour revenir.

RAY. — Demain soir ?

WALTER. — Non, Ray... Il faut être raisonnable... « On » ne s'expliquerait pas que je m'absente tous les soirs.

RAY, *abattue.* — Oui.

WALTER. — Je reviendrai un soir... dans la semaine...

RAY. — Dans la semaine ?

WALTER. — Oui.

RAY. — Une soirée.

WALTER. — Oui.

RAY. — Alors, Walter... je vous attendrai...

WALTER. — D'ailleurs, je vous téléphonerai presque chaque jour.

RAY. — Merci, Walter... Je resterai près du téléphone.

WALTER. — Vous êtes heureuse.

RAY. — Oui, Walter.

WALTER. — Vous m'aimez, Ray ?

RAY. — Je saurai toujours vous le prouver... mais je ne saurai jamais vous le dire ! Les mots sont si petits ! Pardonnez-moi.

WALTER. — Je vous pardonne parce que je vous crois heureuse.

RAY. — Maintenant que je vais être à vous, je n'attends plus d'autre bonheur... *(Sa figure s'illumine, elle a un cri :)* Si ! Peut-être !... Un autre immense bonheur !... Oh ! Walter, si cela pouvait arriver.

WALTER. — Quoi ?

RAY. — Nous arriver... à tous les deux...

WALTER, *qui comprend et cherche à freiner son rêve.* — Ray chérie...

RAY, *qui s'est méprise.* — Oh ! oui ! Un petit à nous deux...

WALTER, *sèchement.* — Non ! Ray chérie, il ne faut pas y penser... Je n'ai pas le droit vis à vis de mes enfants de...

RAY, *elle bondit.* — Vos enfants ?... Vous avez des enfants ?

WALTER. — Une fille et un garçon ! Je croyais que vous le saviez.

RAY, *effondrée.* — Non... *(Walter tire gauchement de son portefeuille deux photos qu'il donne à Ray. Celle-ci pour mieux voir gagne le fauteuil de cuir dans lequel elle s'assoit. Elle regarde la première photo. Elle a un pâle sourire, en regardant la deuxième photo, son visage devient douloureux et sa voix de brise.)* Tant pis...

WALTER. — Comment ?

RAY, *répétant plus fort.* — Je dis : « Tant pis » !... Ah ! oui Walter, les mots sont petits !

WALTER. — Ray, ce que je veux vous dire, c'est que Richard qui est mon dernier... restera le dernier.

RAY, *avec un espoir.* — Oui ?

WALTER. — Oui... *(Avec gêne :)* Certaines épouses jugent, qu'ayant été mères leur rôle est terminé... et s'imaginent avec une certaine candeur, qu'un homme peut vivre dans la chasteté ! C'est, paraît-il, un sacrifice qui vous ouvre les portes du paradis... Or, en ce qui me

concerne, Ray, je prétends qu'on a le droit de quitter cette terre de temps en temps avant de gagner le ciel.

RAY, *presque joyeuse.* — Alors Walter, je vous aurais à moi toute seule ? Je veux dire que j'aurai mon amant à moi toute seule ? *(Walter confirme d'un discret hochement de tête.)* A moi toute seule ! Je suis nerveuse, Walter... je vous ai fait de la peine, à vous qui êtes si bon ! Comme je m'en veux, maintenant que je sais ce que vous venez de me dire. *(Elle se lève, lui tend la main et le fait asseoir à sa place dans le fauteuil.)* Walter, prenez ce fauteuil où vous vous trouviez bien tout à l'heure. Il est devenu le fauteuil de mon amant... *(Elle s'agenouille à ses pieds.)* Et je veux que mon amant oublie là, toujours, les fatigues de la journée, les soucis de ses affaires et les mille petits chagrins de la vie...

WALTER. — Venez dans mes bras...

RAY. — Attendez ! Je veux encore promettre à mon amant que jamais plus je ne lui ferai de peine.

WALTER. — Et si c'était lui qui, sans le vouloir, vous faisait de la peine ?

RAY. — Je saurai le lui dissimuler.

WALTER. — Comment, Ray ?

RAY. — En l'aimant davantage.

WALTER. — Venez dans mes bras !

RAY. — Pas avant d'avoir fait à mon amant un aveu... un aveu dont il sourira peut-être, mais que je lui dois ! Depuis notre dernier rendez-vous... notre dernier rendez-vous manqué... qu'il me pardonne de le lui dire... j'ai tant désiré mon amant que jamais, depuis, je n'ai appartenu à personne... qu'à lui ! Cette nuit, en effet, sera la nôtre... Mais vous ne prendrez pas votre maîtresse, mon amour... vous ne ferez que la garder !

WALTER, *il lui ouvre ses bras.* — Ray chérie ! *(Ray se précipite dans les bras de Walter. Mais la pendule sur la cheminée sonne onze heures et Walter, doucement se dégage de l'étreinte de Ray qui docilement se lève :)* Ray chérie, « on » m'attend à la maison. Vous comprenez, il ne faut pas qu' « on » se doute. Mais je vous quitte pour quelques heures à peine. A l'aube je serai là.

RAY, *dissimulant sa peine.* — Oui, Walter.

WALTER. — Attendez-moi.

RAY. — Oui, Walter, je vais vous attendre.

WALTER. — Attendez-moi. *(Il montre la chambre.)* Là-bas... et endormez-vous ! Vous allez me remettre votre clé et c'est moi qui vous réveillerai en arrivant.

RAY. — Oh oui ! Walter.

Elle court chercher sa clé, cependant que Walter passe son pardessus. Walter baise la clé et l'empoche. Son visage se rembrunit. Il tire de sa poche l'œillet qu'il a demandé à Ray devant la vitrine du libraire.

WALTER. — C'est l'œillet que j'ai pris à votre manteau tout à l'heure... Nous le garderons ici.

RAY. — Oui, Walter, c'est plus prudent.

WALTER. — Ray, je vous aimerai toujours.

RAY, *le visage illuminé à nouveau.* — Dieu vous entende, Walter... et nous pardonne *(Walter lui tend les bras.)* Non, Walter, non... il ne faut pas ! Cette fois, je n'aurais plus la force de vous laisser partir.

WALTER, *saisi d'une idée.* — Ray chérie, ma maison est dans le bloc qui fait le coin de Broadway.

RAY. — Si près ! Oh !

WALTER. — Il me faut deux minutes pour être chez moi ! Vous n'aurez pas eu le temps de vous dévêtir que votre téléphone sonnera trois fois ! C'est moi qui vous dirai ainsi « Bonsoir Ray chérie... Je t'aime ».

Avant que la porte ne se referme sur Walter, elle a le temps de lui envoyer un baiser.

RAY, *avec ferveur.* — Je t'attends !

Walter sort. Ray demeure d'abord quelques instants immobile, radieuse. Puis elle transporte sur le guéridon la corbeille d'œillets et la boîte à musique qui étaient sur la table basse. Elle tire celle-ci vivement et déplace la banquette pour avoir accès à la fenêtre. Elle l'ouvre pour essayer d'apercevoir Walter. Elle agite sa main dehors un moment.

Elle referme la fenêtre, remet en place la banquette et la table, puis vient s'étendre sur le lit de repos. Machinalement elle prend la boîte à musique sur ses genoux la remonte, la déclenche. On entend les premières notes de la mélodie, qu'elle arrête assez vite.

On sent que le sommeil la gagne et qu'elle lutte pour tenir ses yeux ouverts. Brusquement le téléphone sonne... longuement... à trois reprises.

Ray se détend alors, s'allonge sur le lit de repos, s'installe comme pour s'endormir et d'un doigt déclenche à nouveau la mélodie de la boîte à musique. Doucement elle se met à parler à son amant comme s'il était dans ses bras.

RAY. — Bonsoir, mon Amour... Tu es là ?... Non, tu n'es pas là... Tu n'es plus là... Te voilà reparti... Mais tu resteras toujours près de moi. Et je pourrai te dire comme dans la chanson.

« Mon amoureux est un habitant de la lune
Ange, démon, lutin, fantôme ou farfadet
Sans qu'on l'attende, il apparaît
M'enlace, me sourit et fuit dans la nuit brune
Et s'il ne laissait dans ma tour
L'écho de ses baisers
Et le parfum de son amour,
Je jurerais qu'un rêve est venu m'abuser. »

Le sommeil la gagne. Sa parole devient de plus en plus hésitante.

« Hélas ! son âme et la mienne... ne font qu'une
Mon amoureux... est un habitant... de... »

Ray vient de s'endormir. Ses lèvres remuent encore un instant. L'un de ses bras tombe hors du lit. Cependant que la boîte à musique continue à égrener les notes de la mélodie.

RIDEAU

ACTE II

C'est le même décor qu'à l'acte précédent. Mais dix ans ont passé, qui ont défraichi les tentures, usé les meubles... et envoyé au brocanteur quelques bibelots. Car Walter est loin d'être généreux. Seule note lumineuse dans ce décor dont il souligne la misère, le tableau qui occupe le panneau au-dessus de la bibliothèque.

Au lever du rideau, la scène est vide et le téléphone sonne... sonne... sonne... On entend la porte du palier qui claque, un pas hâtif dans le couloir, une clé dans la serrure. Ray entre et, sans prendre la peine de refermer sa porte, se précipite vers le téléphone.

RAY. — Allô ! *(Puis, plus bas :)* Allô ! *(Rageusement.)* Ah !

Elle raccroche et demeure un instant sous le coup de sa déception. Ray Schmidt n'est plus la femme rayonnante du prologue. Les dix années qui se sont écoulées depuis l'acte précédent ont marqué son visage. Sa mise est correcte mais modeste. Brusquement, elle se défait de son manteau qu'elle jette sur un fauteuil et sort à gauche. Elle disparaît en remontant dans le couloir. Bientôt naissent les échos d'une vive altercation entre Ray et Hattie Dixon.

VOIX DE RAY. — Vraiment vous faites preuve d'un manque de complaisance invraisemblable !

VOIX DE HATTIE. — La seule fois que je lui ai répondu à votre place, il m'a raccroché au nez.

RAY, *rentrant, suivie de Hattie qui ergote.* — Il n'a pas reconnu votre voix.

HATTIE. — Comment, mademoiselle Schmidt, voilà un homme qui vient ici une fois par semaine depuis dix ans ! Vous n'allez pas me dire que ma voix lui est inconnue... ou alors c'est qu'il a autant d'oreille que de cœur.

RAY, *sèchement.* — Ah ! Madame Dixon, je vous en prie !

HATTIE. — Moi, je dis ce que je pense.

RAY. — C'est le tort que vous avez.

HATTIE. — Quand vous avez fait votre congestion pulmonaire, il y a trois ans et que vous aviez quarante de fièvre tous les soirs... je n'avais pas tort de vous poser des ventouses et de vous apporter vos tisanes.

RAY. — Je reconnais que dès que j'ai le moindre malaise, vous vous coupez en quatre pour moi, et je vous en suis sincèrement reconnaissante... Mais je vous dispense de juger mon ami.

HATTIE. — Avec ça qu'il s'en prive, lui.

RAY. — De quoi ?

HATTIE. — Mais de me juger ! Vous ne savez pas qu'il m'a traitée de vieille grue.

RAY. — Pas devant moi.

HATTIE. — Pas devant moi non plus... j'étais derrière la porte. Mais j'ai bien entendu quand même.

RAY. — Si vous écoutez aux portes !

HATTIE. — Ah ! j'ai bien le droit de passer dans mon couloir.

RAY. — Etre traitée de grue, ça peut arriver à n'importe qui.

HATTIE. — « Grue » ce ne serait rien, c'est « vieille » que je trouve blessant ! Et puis, je vais vous dire une bonne chose, mademoiselle Schmidt ! Je ne sais pas si je me coupe en quatre quand vous êtes malade, mais je prétends qu'on est mieux soigné par les quatre morceaux d'une vieille grue que par un mufle d'un seul tenant.

RAY, *glaciale.* — Madame Dixon, vous me préparerez ma note. Je quitte votre « meublé » à la fin du mois.

HATTIE, *après un temps, elle a un haussement d'épaules indulgent.* — Pour aller où, mon pauvre petit ? Moi je me suis peut-être emportée,

mais vous, ne commettez pas d'inconséquences... Vous habitez à sa porte et il ne vient déjà pas beaucoup. Si vous déménagiez, vous ne le verriez plus jamais.

RAY, *se calmant.* — Cela ne vous regarde pas..

HATTIE. — Alors il ne faut pas me demander de lui répondre au téléphone en votre absence.

RAY. — Combien de fois est-ce arrivé ?

HATTIE. — Quatre fois en dix ans... C'est bien ce que je trouve odieux.

RAY. — Qu'est-ce que vous trouvez odieux ?

HATTIE. — Mais d'exiger d'une femme de votre âge, qu'elle reste pendant dix ans tous les jours et toutes les nuits à attendre un coup de téléphone qui ne vient jamais.

RAY. — Il téléphone presque tous les jours...

HATTIE, *cruelle.* — Oui... trois coups de sonnerie, le soir avant de se coucher... quand il y pense ! *(Ray a une quinte de toux.)* Résultat : vous faites de la bronchite à force de ne jamais prendre l'air ! Et comme c'est moi qui vous pose les ventouses, il me semble que votre bronchite me regarde un peu. *(Se montant à nouveau :)* Quant à votre note, je ne demande pas mieux que de vous la remettre avec celles des deux derniers mois qui ne sont pas encore réglés... *(Les yeux au ciel :)* Avoir pour ami un des premiers banquiers de New-York et en arriver là ! Moi, j'avoue que ça me dépasse.

RAY. — Les hommes ne se rendent pas compte. De bonne foi, je suis certaine que lui ne voit pas que la vie augmente.

HATTIE. — Il a pourtant deux femmes pour lui ouvrir les yeux ! Il est vrai que si son épouse fait comme vous et vend tout ce qu'elle a pour lui mijoter des petits plats, il ne connaîtra jamais la vie chère... Ah ! non, réellement, ce n'est pas la peine d'être un seigneur de Wall-Street pour ne pas connaître le cours de l'œuf à la coque. *(Ray, absente, regarde l'heure à la pendule, puis le téléphone. Hattie, qui surprend ce jeu de scène, réprime un mouvement d'humeur. Puis désignant la « marine » :)* A propos, le brocanteur n'est pas venu pour le tableau...

RAY, *contrariée.* — C'est contrariant. Je ne voudrais pas qu'il l'enlève ce soir pendant que mon ami sera là.

HATTIE. — Est-ce que vous manquez d'argent, oui ou non ?

RAY. — Pour le moment... mais le notaire de Cincinatti m'a annoncé une petite somme à la fin du mois. Je vous l'ai dit.

HATTIE. — Enfin, votre ami s'apercevra bien un jour que le tableau n'est plus là !

RAY. — Pas forcément ! Il est très distrait. Et il s'asseoit toujours ici. *(Elle désigne le fauteuil de cuir.)* ...en tournant le dos à la bibliothèque. Aidez-moi, nous allons le décrocher et le déposer au fond du couloir. Si on vient le prendre pendant que Walter est là, vous le remettrez contre trente dollars.

Hattie, de mauvaise grâce aide Ray à décrocher le tableau en montant sur des chaises. A la place vide du tableau, le papier a gardé la fraîcheur de ses coloris.

HATTIE. — M. Walter vous rend visite c soir ?

RAY. — J'espère qu'il pourra dîner avec moi

HATTIE. — Il manquera quelque chose a mur, mais il ne manquera rien sur la table.

RAY, *avec attendrissement.* — Il est tellemen gourmand.

HATTIE. — D'abord, il mange trop pour so âge.

RAY. — Ce n'est pas à moi à le rationner.

HATTIE, *à qui Walter est, au moins, indif férent.* — Oh ! moi, vous savez...

Portant à elles deux le tableau, elle viennent de sortir à gauche. Presqu aussitôt, on entend Ray qui se met à tousser, saisie d'une violente quinte qu se prolonge. Hattie court dans l chambre de Ray chercher un flacon qu'elle fait respirer à la malade.

RAY, *dans sa toux.* — Ce n'est rien... c'es nerveux ! La contrariété de n'avoir pas répondu à son coup de téléphone... pauvre chéri. *(Hattie, dans le dos de Ray, a une mimique qui donne la mesure de son exaspé ration.)* Il va croire que je ne suis pas rentrée à temps pour le cortège.

HATTIE. — Quel cortège ?

RAY. — On inaugure en ce moment le Stade Olympique de Brooklyn... C'est Walter qui a fait financer l'affaire pour la municipalité de New-York. C'est lui qui prononcera le premier discours. Au retour, les voitures officielles parcourent Broadway. Walter sera dans le landau du maire de New-York... Et comme on ne sait pas au juste à quelle heure la cérémonie se terminera, il m'avait demandé de me tenir à ma fenêtre pour être sûre de le voir passer.

HATTIE. — Il ne manquerait plus que vous passiez la fin de votre journée à la fenêtre par la température qu'il fait. *(Elle va entr'ouvrir la fenêtre.)* Il sera temps quand on les entendra arriver.

RAY, *dans une dernière quinte qui la laisse brisée.* — Oui...

HATTIE, *elle vient s'asseoir.* — Le discours.. le discours de M. Walter au Stade...

RAY. — Oui.

HATTIE, *affirmative.* — Il est de vous.

RAY. — Jamais de la vie.

HATTIE, *sceptique.* — Ce serait la première fois.

RAY. — Vous rêvez.

HATTIE. — Je ne rêve pas, mademoiselle Schmidt, c'est vous qui me prenez pour plus bête que je ne suis. A part ses enfants, tout est de vous dans la vie de cet homme-là : ses décisions, ses placements, ses amitiés, ses lectures !

RAY. — Comment : « ses lectures » ?

HATTIE. — L'autre jour, dans une interview qu'il a donnée au « New-York Post », il faisait allusion à la politique financière de Catherine de Russie... Tenez, il est encore là le livre sur Catherine de Russie.

Elle désigne un livre.

RAY. — Et alors ?

HATTIE. — Allons, mademoiselle Schmidt... La politique financière de Catherine de Russie.. avouez donc que c'est vous qui la lui avez racontée !

Sans répondre, Ray prête l'oreille à une rumeur qui vient du dehors. Elle se précipite à la fenêtre.

RAY. — Les voilà ! *(Elle ouvre en grand la fenêtre et monte sans ménagement sur la banquette Louis XV, pour mieux voir. La rumeur grandit.)* Oui ! C'est eux ! Voilà les policiers à cheval ! Venez vite, madame Dixon... Vite... Vite... Montez près de moi.

HATTIE. — Je suis lourde, j'ai peur d'abîmer la banquette.

RAY, *trépignant.* — Ça ne fait rien, montez donc.

HATTIE, *penchée au dehors, surprise.* — Oh ! toutes ces jeunes filles en blanc.

RAY. — Mais non, ce sont des athlètes en maillot.

HATTIE. — Ah ! ils ont les bras nus ?

RAY. — Oui, naturellement.

HATTIE. — Ce qu'ils doivent avoir froid !

RAY, *très énervée.* — Mais non... Ça ne fait rien !

Une musique de fanfare approche.

HATTIE. — Ils sont nombreux.

RAY. — Oui.

HATTIE. — Vous avez vu le tambour-major ?

RAY. — Non.

HATTIE. — Moi non plus... Pour moi, une musique sans tambour-major ça n'est pas une musique... C'est dommage qu'il n'y ait pas de tambour-major.

RAY, *agacée.* — Mais non, ça ne fait rien... *(Impatiente :)* Les voitures n'arrivent pas. *(Avec une extrême surexcitation :)* Voilà les chevaux ! Voilà le landau ! Le voilà ! le voilà ! Regardez ! Regardez vite !... Avec le maire à côté de lui... Oh ! mon chéri ! mon chéri !... On l'acclame !

HATTIE, *remettant les choses au point.* — On les acclame tous les deux.

RAY. — Tout le monde sait que c'est lui qui a tout fait.

HATTIE, *qui est redescendue.* — Venez ! c'est fini ! Vous allez attraper du mal.

RAY, *redescendant à regret et fermant la fenêtre.* — Mon chéri ! Il doit être fier ! Comme je suis heureuse. *(A Hattie :)* En passant à hauteur de la rue, il a regardé par ici. Vous avez vu ?

HATTIE. — Non, c'était trop loin.

RAY. — Moi, j'ai bien vu... Chéri ! Au milieu des ovations, de la fanfare, des sifflets, des serpentins, il a pensé à moi !... Ah ! Madame Dixon, vous qui connaissez si bien les hommes, en connaissez-vous beaucoup chez qui la Gloire n'étrangle pas l'Amour ?

HATTIE, *ironique.* — L'Amour ! Mlle Schmidt, quand vous abordez ce sujet-là vous me faites sourire.

RAY. — Pourquoi ? Parce que c'est votre domaine, n'est-ce pas ? Ne vous formalisez pas de ce que je vais vous dire, car je vous parle très amicalement, mais pensez-vous que le fait d'avoir vécu de l'amour toute votre vie vous ait donné une compétence en la matière ? *(Hattie, sûre d'elle, secoue la tête en souriant devant tant d'outrecuidance. Ray, se répondant à elle-même :)* Pas le moins du monde ! Les bijoutiers ignorent les rouages des montres qu'ils vendent ; les mineurs ne connaissent pas la formule chimique du charbon qu'ils arrachent à la terre ! Et vous qui avez fait l'amour toute votre vie, vous ne savez pas ce que c'est.

HATTIE, *amusée.* — Vous, vous savez ?

RAY. — Bien sûr ! Pour y comprendre quelque chose, il faut tant d'inexpérience.

HATTIE, *gentiment.* — Cessez de tousser, allons ! Et expliquez à Hattie Dixon ce que c'est que l'Amour !

RAY, *sérieuse.* — Ni une volupté, ni un passe-temps, ni une fonction, ni un moyen d'existence *(Avec foi :)*... mais une religion, un culte qu'on rend à deux à un dieu qu'on s'est donné une fois pour toutes, et qui est éternel, comme tous les dieux ! Oui, je dis bien, une religion, car dès le premier jour... à l'instant même où j'étouffais l'œillet rouge de Walter dans le petit carnet noir, j'ai commencé d'aimer... comme on entre en religion... sans espoir, mais avec une immense espérance ! Une espérance que j'ai gardée intacte dans mon cœur malgré les tentures qui se sont fanées, les bibelots qui sont partis et les cheveux blancs qui sont venus... Et quand vous êtes révolutionnée parce que M. Walter ne se soucie pas de certains détails matériels dites-vous que lui comme moi vivons nuit et jour dans un palais de légende, qui est à mille lieues du petit « meublé » où nous nous rencontrons quelquefois.

HATTIE, *prosaïque.* — Eh ! bien moi je crois que si vous vous rencontriez un peu plus souvent, le petit « meublé » vous ferait oublier le « palais ».

RAY. — Sûrement pas ! Vous vous êtes mis dans la tête que j'étais « une amoureuse ». Or je suis « amoureuse » tout simplement ! Je n'y puis rien, c'est une question de nature.

HATTIE. — Non ! C'est une question d'amant. *(Ray hausse les épaules.)* Alors, Mlle Schmidt, vous êtes la plus heureuse des femmes ?

Sonnerie du téléphone.

RAY, *dans un cri de joie triomphante.* — Oui ! ! ! *(Elle court au téléphone, décroche, joyeuse.)* Allô ! *(Son visage aussitôt se bouleverse. Vainement, elle cherche à interrompre Walter qui la malmène durement.)* Mais, chéri... Ecoutez-moi, mon chéri... Le téléphone sonnait encore quand je suis entrée dans le living-room... Je vous le jure... Vous savez bien que cela ne m'est jamais arrivé... *(Affligée :)* Oh ! Walter, c'est à moi que vous parlez ainsi... Mais j'étais à ma fenêtre avec Mme Dixon... Nous vous avons vu... Vous avez même regardé de notre côté... *(Désappointée :)* Ah ! j'avais cru...

Mais Walter je n'ai pas l'habitude de mentir ; puisque je vous le jure... *(Au bord des larmes:)* Oh !... Oh ! Walter... Voulez-vous des détails : il y avait en tête des policiers à cheval... ensuite des gymnastes en maillots blancs...

HATTIE. — Bras nus.

RAY, *au téléphone.* — ...en maillots blancs, sans manches... après la musique...

HATTIE. — Sans tambour-major.

RAY, *au téléphone.* — ...une musique sans tambour-major... Votre landau suivait... Là, vous voyez bien que j'ai assisté au défilé... Walter, vous m'adressez des paroles méchantes que vous regretterez... Dieu non, je ne vous menace pas !... Calmez-vous, Walter... Venez... Si, venez, je vous attends... Vous allez venir, n'est-ce pas ? *(Elle s'interrompt. Effondrée :)* Il a raccroché.

HATTIE. — Rappelez-le.

RAY. — Je ne sais pas d'où il me parlait.

HATTIE. — Vous le joindrez chez lui à l'heure du dîner... En déguisant votre voix...

RAY, *la coupant.* — Vous savez bien qu'il me défend de téléphoner chez lui... Ça, je l'avais prévu. Il est furieux de ne pas m'avoir trouvée au bout du fil tout à l'heure. Je suppose qu'il m'appelait du stade même pour me dire comment son discours avait été accueilli. Il ne doit pas être loin, le cortège se disloquait à côté d'ici, dans Central Park... Pourvu qu'il vienne !

HATTIE. — Je préférerais qu'il se calme avant d'arriver... ou alors qu'il ne passe pas sa rage à coup de canne sur les globes à gaz, comme l'autre jour.

RAY, *avec un petit sourire.* — Il en reste deux.

HATTIE. — Raison de plus pour qu'il les épargne.

RAY. — Avec l'âge, il devient coléreux, mais il est si bon.

HATTIE, *éclatant.* — Ah ! oui, parlons-en ! Il vous laisse seule toute la semaine, il vous fait des scènes, et il vous voit crever de faim sans intervenir ! Quand je pense qui si vous m'aviez laissé faire, vous seriez à l'heure actuelle avec le directeur des galeries Wurmser, qui est bien élevé, père de famille, généreux et tout ! Ah ! mademoiselle Schmidt, décidément, vous ne serez jamais raisonnable.

RAY, *songeuse.* — Hattie Dixon : la raison dans l'immoralité... Kurt Spendler : la raison dans la moralité... et au milieu : Walter Saxel : la folie dans l'amour ! Quel joli dessus de cheminée !

HATTIE, *se montant.* — Il ne s'agit pas du dessus de votre cheminée, mais de votre compte en banque.

RAY. — Vous n'allez pas recommencer ! Encore une fois, madame Dixon, je ne suis peut-être pas une Messaline, mais je ne peux pas me contenter comme vous de faire l'amour avec un carnet de chèques.

HATTIE. — Comment, comme moi ? Mais je ne suis pas de bois, mademoiselle Schmidt, et si vous croyez que le petit jeune homme qui me rend visite le samedi vient ici pour enfiler des perles... Vous êtes naïve !

RAY, *sidérée.* — Quoi ?

HATTIE. — C'est normal. Je suis dans tout la force de l'âge.

RAY, *définitive.* — Madame Dixon, vous êtes écœurante. Sortez !

HATTIE. — Vous oubliez que je suis chez moi !

Deux coups de sonnette à la porte.

RAY. — Tenez ! Voilà M. Walter !... Vous allez pouvoir lui expliquer le cas du directeur des Galeries Wurmser et le complexe du gigolo boutonneux qui vous rend visite le samedi.

Hattie, prise de panique, sort en courant. Ray sort à son tour pour aller ouvrir à Walter la porte du palier.

Walter entre. Il est habillé avec beaucoup d'élégance : jaquette, pantalon fantaisie, guêtres. Si ses cheveux ont blanchi, son visage est demeuré jeune.

WALTER. — Quelle journée ! *(Ray revient à son tour et ferme la porte. Elle semble fort triste. Il réalise que Ray n'a pas pu entendre son propos et le répète avec la même intonation voulue :)* Quelle journée !

RAY, *un peu contrainte.* — Vous êtes fatigué ?

WALTER, *en constatant la tristesse qui flotte sur le visage de Ray, il se souvient de ses torts* — A propos, je me suis emporté stupidement tout à l'heure à l'appareil ! Vous m'en voyez désolé...

RAY, *un peu contrainte.* — Ce n'est rien Walter. *(Il lui tend les bras. Elle se laisse un instant prier, puis ils échangent un baiser tendre mais chaste. Mais ce baiser-là a suffi pour que Walter soit pardonné. Elle lui dit gentiment :)* Vous devenez très méchant, chéri.

WALTER. — Je fais un métier qui use les nerfs. *(Ray se dirige vers sa chambre et entre.)* Vous ne me demandez pas comment a été accueilli mon discours ?

RAY, *qui revient avec un veston d'intérieur.* — J'allais vous le demander. Mais je sais déjà que votre retour du stade a été...

WALTER, *terminant la phrase.* — Triomphal. Je ne crois pas exagéré de dire que l'accueil de Broadway a été triomphal.

RAY, *confirmant.* — Triomphal, chéri. *(Elle lui tend le veston d'intérieur à enfiler.)* Et le discours ?

WALTER, *il ne voit même pas le veston qu'elle lui tend.* — Mon discours ? Eh bien ! Ray, le moins qu'on puisse dire est que mon discours a remporté un gros succès. Plusieurs passages ont été applaudis à tout rompre. *(Il commence à retirer sa jaquette. Ray, du coup, tend à nouveau le veston. Mais elle laisse retomber les bras, car Walter ajuste à nouveau sa jaquette.)* Surtout quand j'ai dit... *(Il déclame)* « Citoyens de la libre Amérique, avec ce stade dont le financement demeurera l'honneur de ma carrière, je me flatte d'avoir apporté ma modeste pierre à l'édifice de la Paix Universelle... Heu...

RAY, *malgré elle, ses lèvres prononçaient les mots en même temps que lui et elle lui souffle* — « Le jour approche... »

WALTER. — « Le jour approche... » *(Il s'arrête.)* Non, ce n'est pas là.

RAY. — Je crois que si.

WALTER. — Attendez... *(Il tire de la poche de sa jaquette les feuillets de son discours et cherche le passage, après avoir mis ses lunettes. Il trouve le passage.)* « Ma modeste pierre à l'édifice de la Paix universelle. » *(Il soumet le feuillet à Ray.)* Qu'est-ce que vous avez écrit là ?

RAY, *lisant.* — « Le jour approche... »

WALTER. — C'est vous qui aviez raison ! *(Il poursuit :)* « Le jour approche où les stades auront glorieusement effacé le souvenir des champs clos où les gens d'autrefois s'entre-gorgeaient... Et demain, dans une humanité meilleure et régénérée par le sport, un homme n'osera même plus lever la main sur un autre homme ! »

RAY, *malgré elle.* — Bravo !

WALTER. — Là, un tonnerre d'applaudissements a éclaté.

RAY. — J'en étais sûre.

WALTER. — Il s'est pourtant trouvé juste devant l'estrade, un imbécile qui m'a traité de « jobard ».

RAY, *indignée.* — Alors ?

WALTER. — Ses voisins l'ont assommé.

RAY. — Bien fait !... *(Le jour tombe rapidement, Ray attire Walter près de la fenêtre.)* Je ne suis pas habituée à vous voir avec des lunettes... Venez que je vous regarde ! Cela vous va très bien, chéri.

WALTER, *coquet.* — Je n'en ai besoin que pour lire.

RAY, *sans méchanceté.* — Oui... vous ne les portez pas souvent. *(Pour la troisième fois, elle lui tend son veston d'intérieur.)* Mettez-vous à votre aise, chéri et reposez-vous dans votre fauteuil...

Walter, retire ses lunettes, se défait de sa jaquette, enfile le veston d'intérieur, et va s'asseoir dans le fauteuil de cuir.

WALTER. — Ah ! que je suis bien, ici.

Ray, étend soigneusement la jaquette sur la banquette et passe à la cuisine.

RAY, *à la cantonade.* — Notre dîner mijote sur le feu depuis deux heures.

WALTER, *sans enthousiasme.* — Ah !

RAY, *même jeu.* — N'auriez-vous pas faim ce soir ?

WALTER. — Si... si...

Ray rentre et vient s'asseoir aux pieds de Walter, la tête posée sur ses genoux.

RAY. — Vous n'êtes pas impatient de connaître votre menu ?

Walter, depuis un instant, caresse les cheveux de Ray, sans lui répondre.

WALTER. — Tiens !... Mais vous avez une mèche qui blanchit.

RAY, *avec philosophie.* — Eh ! oui chéri... *(Gentiment :)* Depuis que vous portez des lunettes.

WALTER. — Il faudra vous faire teindre.

RAY. — Vous ne trouvez pas que les cheveux blancs sont doux au visage ?

WALTER, *ferme.* — Si vous voulez m'être agréable, Ray, vous vous ferez teindre.

RAY, *doucement.* — Pourtant, Walter, je vous ai rencontré dimanche matin, cinquième avenue, au bras d'une dame plus jeune que moi... et qui a les cheveux plus blancs que les miens... Elle a donc le droit de ne pas se teindre ?

WALTER. — Ce qui me surprend c'est que vous vous en étonniez ! Réfléchissez... Pour moi, Corrine c'est vingt années ! Ray, c'est vingt ans... et je veux les garder.

RAY, *elle baise les doigts de Walter, un à un.* — Walter, savez-vous pourquoi je vous aime ?

WALTER. — Je ne me le suis jamais demandé.

RAY. — Eh bien ! c'est parce que je me jetterais dans le feu pour vous. *(Il a un hochement de tête qui la remercie.)* Et savez-vous pourquoi je me jetterais dans le feu ?

WALTER. — Ma foi, non.

RAY. — Oh ! parce que vous m'expliqueriez si tendrement que le feu commence à tomber et qu'il ne fait pas chaud... que je me ferais brûler tranquillement pour que vous ne vous enrhumiez pas.

WALTER, *après un sourire.* — Ce n'est pas le feu, c'est le jour qui tombe... Si vous nous donniez un peu de lumière. *(Instinctivement il a tourné la tête vers la fenêtre et a aperçu la place vide du tableau.)* Qu'est-ce qu'est devenue la toile qui était là ?

RAY, *elle s'est levée, pour allumer les becs de gaz de part et d'autre de la cheminée.* — Je m'en suis défaite.

WALTER. — Si vous ne l'aimiez pas, vous avez eu raison... Moi, vous savez, la peinture...

Ray sort. Elle rentre en poussant devant elle une table roulante sur laquelle leurs deux couverts ont été disposés.

RAY. — Vous allez être content, chéri. Pour fêter votre succès d'aujourd'hui, je vous ai préparé vos deux plats préférés : une tarte au fromage et des choux rouges au lard avec une bonne bouteille de vin du Rhin.

WALTER, *prenant place, de dos à la cheminée.* — Servez-moi seulement la tarte... et encore très peu.

RAY. — Vous n'êtes pas souffrant ?

WALTER, *gêné.* — Non, Ray chérie... seulement j'ai dit chez moi que les réceptions de la Municipalité et du Comité sportif prendraient fin assez tard dans la soirée... et « on » a organisé en mon honneur un petit souper à la maison ; avec mes enfants et quelques intimes. Je ne pourrai pas ne pas faire honneur au repas.

RAY, *cachant son désappointement.* — Oui... oui, Walter, je comprends.

WALTER. — C'est miracle qu'on ne se soit jamais douté de rien... et nous n'avons pas le droit de commettre la petite imprudence qui bouleverserait sa vie.

RAY. — Je ne vous ai pas servi une trop grosse tranche.

WALTER. — Non pas... *(Il poursuit son idée :)* Elle est de ces êtres qui sont l'honnêteté même et que le soupçon d'une trahison n'effleure même pas... Et je tremble à tout instant à la pensée du drame qui est suspendu au-dessus de sa tête... *(Il cherche et trouve le regard de Ray.)* Elle ne mérite certainement pas que nous lui fassions ce chagrin-là.

RAY, *forcée de répondre.* — Certainement pas, Walter.

WALTER. — Jamais elle ne se préoccupe de mes allées et venues, jamais elle ne me pose de questions sur mes occupations et l'idée ne lui vient pas de vérifier mon emploi du temps... Nous avons de la chance.

RAY, *qui croit avoir mal entendu, tant le propos la surprend.* — Comment ?

WALTER. — Je dis : « Nous avons de la chance. »

RAY, *après un petit temps, pensive.* — Oui...

WALTER. — Elle aussi, remarquez ! Elle a un intérieur presque luxueux, des domestiques, et pour ma part je ne lui refuse rien.

RAY, *sincère.* — Vous ne faites que votre devoir, Walter.

WALTER, *heureux de l'approbation.* — N'est-ce pas ?

RAY. — Certainement. *(Elle s'apprête à lui verser du vin.)* Je vous sers ?

WALTER. — Très peu... merci ! J'aurais pu tomber sur une femme jalouse qui aurait découvert notre liaison et m'aurait signifié de rompre sous la menace de faire éclater le scandale.

RAY. — Oui.

WALTER. — Ç'aurait été un drame dans ma vie.

RAY, *protestant malgré elle.* — Oh !

WALTER. — Si... si ! Et une catastrophe pour ma carrière ! Car je sais ce que je vous dois, Ray... Vous ne mangez rien ?

RAY. — Je n'ai pas très faim, ce soir.

WALTER, *sans attendre la protestation de Ray.* — Ne dites pas le contraire, Ray : je vous dois beaucoup ! Votre bon sens et votre intuition féminine sont intervenus à plusieurs reprises dans des décisions graves qui ont déterminé de ma situation actuelle.

RAY. — Vous devez d'abord votre situation à votre compétence, à votre honnêteté et à votre intelligence.

WALTER, *il a de la main un geste qui limite la part de ses mérites personnels.* — C'est bien vous qui m'avez conseillé dans le temps de me lier au petit Carter, en me disant : « Soignez vos relations avec lui... Il fera un ministre des Finances. »

RAY. — Je reconnais que j'étais tombée juste.

WALTER. — Eh bien ! sans Carter, on n'aurait jamais pensé à moi pour aller négocier cet emprunt en Europe.

RAY, *surprise.* — Quel emprunt ?

WALTER. — C'est vrai ! Je ne vous ai pas vue la semaine dernière... J'aurais juré vous avoir mise au courant.

RAY, *inquiète.* — Mais non.

WALTER. — Ray chérie... une grande nouvelle ! *(Ménageant son effet :)* Je suis officiellement mandaté par le gouvernement des Etats-Unis pour aller négocier en Europe un emprunt considérable... dont je n'ai pas le droit de vous révéler le montant exact... mais considérable !

RAY, *anxieuse.* — Vous allez partir pour l'Europe ?

WALTER. — Le mois prochain.

RAY, *osant à peine poser la question.* — Mais... Walter... combien de temps resterez-vous absent ?

WALTER, *qui réalise seulement l'anxiété de Ray et avec un hochement de tête qu'il voudrait douloureux.* — Six mois... environ !

RAY, *dont les yeux se ferment sous le coup.* — Oh !

WALTER. — C'est une dure séparation, je le sais ! Mais que faire, Ray chérie ? Je suis sûr que vous auriez désapprouvé que je me récuse.

RAY, *qui ne réalise pas.* — Six mois... Six mois sans vous...

WALTER, *connaissant d'avance la réponse.* — Pouvais-je refuser cette mission qui me consacre comme un des premiers financiers de mon pays ?

RAY. — Non, bien sûr, Walter ! Seulement, je réalise ce que vont être ces six mois pendant lesquels je serai privée de vous ! Six mois pendant lesquels je ne saurai rien de vous... car vous ne m'écrirez pas...

WALTER, *vivement.* — Pensez donc, si une de mes lettres ou l'une des vôtres était interceptée !

RAY. — Je ne vous ai jamais reproché de ne pas m'écrire pendant vos absences ! Mais cette fois, ce sera dur. Six mois ! Six fois quatre semaines !

WALTER. — Jamais nous n'aurons été séparés si longtemps, Ray chérie. Mais encore une fois que faire ?

RAY. — Me résigner, Walter... Il le faut bien ! *(Un profond soupir. Puis, dans un sursaut d'énergie elle se reprend et tente de sourire.)* Si vous le permettez, nous n'en parlerons plus ce soir.

WALTER. — D'accord... Il ne faut pas vous priver de dîner parce que je me contente d'un seul plat.

RAY. — Oh ! j'ai fini.

WALTER. — Moi aussi.

RAY. — Je vous avais préparé une crème.

WALTER. — Merci.

RAY. — Alors un fruit ?

WALTER. — Non, franchement. *(Ray se lève.)* Je vous ai gâché votre repas.

RAY. — Mais non, Walter... *(Elle pousse la table dans la cuisine. Walter cependant remet en place les sièges et vient s'asseoir dans le fauteuil de cuir. Il semble préoccupé. Ray rentre, pose un baiser sur le front de Walter, passe dans sa chambre allumer le gaz. Walter lui jette un regard et son expression devient encore plus soucieuse. Elle ne s'effacera qu'à la rentrée de Ray. Il demeurera longtemps*

seul. Enfin Ray revient. Elle a revêtu une robe d'intérieur ravissante et qui tranche sur la toilette modeste qu'elle vient de quitter. Elle laisse ouverte la porte de la chambre. On sent qu'on assiste au rite habituel de leur rendez-vous.) Je viens d'allumer le petit radiateur à gaz dans la salle de bains... C'est la première fois de l'année.

WALTER. — L'hiver n'est pas loin.

Ray est venue s'étendre sur le lit de repos.

RAY, *après un long silence.* — Voulez-vous que je vous apporte vos pantoufles ?

WALTER, *vivement.* — Ne vous donnez pas la peine.

Ray, surprise, le regarde à la dérobée. Le regard de Walter ayant rencontré le sien, elle lui tend la main avec un tendre sourire. Il vient s'asseoir sur le lit de repos, près de Ray qu'il enlace. Leurs têtes se joignent tempe à tempe.

RAY. — Voyez-vous, Walter, vous me reprochez souvent d'être tourmentée... Suivant que je suis de votre avis ou non, vous appelez cela de l'intuition ou de l'imagination... et pourtant je me méfie terriblement de tout ce qu'il y a en moi de nerveux, d'instable... en un mot de féminin... Je m'en méfie au point d'attendre que des petits faits matériels viennent contrôler mes sensations. Ainsi, ce soir, il aura fallu que j'allume mon radiateur, que vous mettiez des verres et qu'on découvre mes cheveux blancs pour me convaincre de trois réalités : l'hiver arrive, votre vue baisse, ma jeunesse s'en va !

WALTER, *avec une gaîté contrainte.* — Ne vous chagrinez pas, Ray. C'est pour remédier à cela qu'on a inventé le printemps, les lunettes et la teinture.

RAY. — Sans doute, Walter ! Mais il y a autre chose à quoi les opticiens, les coiffeurs et le bon Dieu lui-même ne peuvent rien, c'est que ce soir pour la première fois vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez...

WALTER, *il l'embrasse tendrement.* — Ray chérie...

RAY, *humble.* — ...et je vous demande, Walter, de toute mon âme : « Est-ce parce que vous portez des lunettes... parce que j'ai des cheveux blancs... ou parce que l'automne de notre amour est arrivé ? » *(Walter veut parler. Elle met une main sur ses lèvres.)* Car un amour a un commencement, un milieu et une fin... Je ne veux pas tuer le notre parce qu'il entre aujourd'hui dans sa vieillesse... mais je voudrais qu'il ait de jolies rides, vous comprenez ?

WALTER. — Mon pauvre chéri, vous voilà encore tourmentée ! Et pourquoi ? Parce que je ne vous ai pas encore dit aujourd'hui : « Je vous aime. »

RAY. — Oui.

WALTER. — Et vous l'aurais-je dit que cela n'aurait pas effacé votre mélancolie. Car le mot que vous attendez ce n'est pas : « Je vous aime »... C'est « Je t'aime. »

RAY. — C'est vrai.

WALTER. — Vous avez grand tort, Ray d'attacher à ce mot-là plus de poids qu'à la plus timide de mes caresses ou à la moindre de mes attentions pour vous. Les hommes parlent d'amour quand leurs sens hurlent, les femmes lorsque leur cœur soupire. Et voilà pourquoi ils ne parlent jamais d'amour dans le même temps. « Je t'aime », nous le crions avant... et vous le murmurez après.

RAY. — Pour une fois, Walter, disons-le ensemble. *(Et tout de suite, elle murmure :)* Je t'aime... *(Puis, elle tend son oreille à la déclaration de Walter. Surprise, elle le regarde.)* Je n'ai rien entendu.

WALTER. — Parce que vous écoutez avec votre oreille... *(Leurs lèvres se joignent. Brusquement, Walter se lève, fait un pas, se retourne, ouvre les bras et la voix ferme :)* Oui, je t'aime !

RAY, *se jetant dans ses bras.* — Mon amoureux ! *(Il va l'entraîner vers la chambre, mais elle dit :)* Je voudrais vous demander... pendant votre absence, la permission de passer de temps en temps devant votre maison... Comme il n'y aura personne chez vous, que les enfants, je pense que vous n'y verrez pas d'inconvénient.

WALTER, *subitement son attitude se modifie ses bras lâchent Ray, son visage se crispe, il parle nerveusement.* — C'est-à-dire, Ray, que... cette fois-ci, « on » ne m'accompagne pas en voyage.

RAY, *elle le regarde, médusée.* — « On » ne...

WALTER, *bref.* — Non. *(On sent qu'il a pris la détermination de parler enfin. Il le fait presque brutalement, comme un faible.)* Il y a à cela une raison majeure... une raison de santé que vous devez connaître.

RAY. — Moi ?

WALTER, *de face.* — Oui... parce qu'il s'agit d'un événement normal que vous auriez appris tôt ou tard ! *(Elle ouvre sur lui de grands yeux.)* Pendant ma mission en Europe, Corrine restera à New-York parce qu'elle est enceinte.

RAY, *comme une bête blessée, elle recule, s'appuie au dossier du fauteuil et penchée en avant, elle crie.* — Quoi ?

WALTER, *balbutiant, faussement dégagé.* — Eh ! oui... Que voulez-vous ?

RAY, *d'une voix blanche.* — Ce que je veux ? Vous dire en face ce que je pense de vous, pas plus... *(Il fait un mouvement pour aller prendre sa jaquette. Elle l'arrête d'un éclat de voix.)* Pas moins non plus, Walter Saxel !

WALTER, *tentant de faire bonne figure.* — Chantage !

RAY. — Avec vous, j'étais à bonne école. *(Un temps.)* Dame... que faites-vous donc avec moi, depuis dix ans, si ce n'est du chantage. Car sur moi qui, il y a quelques instants à peine, serait morte de ne plus vous aimer, vous avez exercé le plus lâche, le plus odieux des chantages : celui de la rupture. Oh ! sans cris, sans violence, avec toute l'hypocrisie courtoise qui est la vôtre : « Ray chérie, si vous n'abandonnez pas ce travail qui vous retient à l'heure même où, une fois la semaine, je dispose de quelque liberté, vous ne me verrez plus... Si vous ne vous retranchez pas du

nombre des vivants pour demeurer toutes vos journées et toutes vos nuits auprès du téléphone, vous n'entendrez plus ma voix... Si vous quittez ce trou à rats sans air et sans lumière, mais si proche du lit conjugal, nous ne pourrons plus faire l'amour... Si je vous donnais chaque mois plus d'argent qu'il n'en faut à une clocharde pour avoir la force de vivre ou à un forçat pour garder la patience de mourir, mon budget familial n'y suffirait pas, et ce serait la rupture... Si vous aviez l'imprudence de passer sous mes fenêtres ou, lorsque le hasard me fait vous croiser dans la rue, l'impudence de lever les yeux sur moi, un scandale pourrait éclater, et ce serait la rupture !... » Ah ! Walter, j'ai su tout de suite que dans vos bras il était interdit à ma volupté de crier, à mes dents de mordre, à mes doigts de marquer votre chair... ou ce serait la rupture. La rupture... la rupture... la rupture. Soyez heureux, Walter, pour m'avoir condamnée malhonnêtement à dix années de réclusion et de tortures au nom du mensonge de votre fidélité... mes yeux se sont ouverts... et c'est la rupture ! *(Elle va vivement saisir la jaquette de Walter, s'immobilise un instant devant la table basse. Elle désigne la boîte à musique. Avec un rire méprisant :)* Quand je pense à quels trucs de mauvais illusionniste vous avez eu recours pour m'enchaîner à votre galère : une romance, une romance de quatre sous qu'égrenait une boîte à musique ! Quelle misère !

WALTER. — Vous ne vous résignez pas facilement à me laisser partir.

RAY. — Vous m'avez donné dix ans pour vous juger ! Vous disposerez bien de dix minutes pour vous entendre condamner.

WALTER. — J'ignorais qu'aux Etats-Unis, les magistrats siègeaient en robe de chambre.

RAY. — Ah ! non, Walter ne me jouez pas l'homme supérieur ! Rappelez-vous que c'est moi qui vous conseillais lorsque vous donniez cette comédie-là aux autres ! Vous êtes un être faible et sans caractère. Tout en vous le proclame : votre éloquence est du bagout, votre intelligence de la ruse, votre prudence de la lâcheté, votre psychologie de l'instinct et c'est la peur de la vie qui vous donne le génie de composer avec elle. Car à elle, vous n'avez rien compris, mais redoutant tout, vous avez tout deviné... Vous avez deviné que rien ne se créant à partir de rien, votre bonheur serait fait de mon malheur... deviné qu'il fallait jouir d'une maîtresse pour aimer son épouse... deviné qu'en refusant à une femme de devenir une mère, on pouvait tirer un profit personnel de sa soif de dévouement et de sacrifice, deviné que le cerveau d'une femelle asservie par l'amour apporterait à votre cerveau de mâle le complément indispensable à la bonne conduite de vos affaires. Là où vous vous êtes trompé, Walter, c'est en vous imaginant qu'on pouvait aimer en même temps son épouse et sa maîtresse. Et vous avez découvert pour votre plus grand déplaisir qu'on désire toujours la maîtresse dans les bras de l'épouse et qu'on regrette l'épouse auprès de la maîtresse.

WALTER, *soudain dressé contre elle et menaçant à son tour.* — En voilà assez ! *(Il lui arrache brutalement sa jaquette des mains, s'éloigne d'elle, troque son veston d'intérieur contre sa jaquette.)* Vous avez d'ailleurs mille fois raison... Si je vous aimais comme, de bonne foi, je croyais vous aimer, je vous pardonnerais le flot d'injures qui vient de tomber de vos lèvres. Or je ne vous pardonnerai jamais. Adieu, Ray Schmidt. Soyez libre et soyez heureuse... si tant est qu'un rapport existe entre le bonheur et la liberté. A partir de cette minute, vous pouvez quitter votre faction auprès de ce téléphone. Il ne sonnera plus ni pour vous dire bonjour ni pour vous dire bonsoir...

Sans prendre la peine de refermer la porte, il sort. Ray est demeurée immobile, figée dans sa fureur indignée. Quelques instants s'écoulent. Puis Hattie entre vivement, s'avance vers Ray, lui prend la main et lui donne l'accolade.

HATTIE. — Vous avez été...

Elle a une mimique qui exprime son impuissance à trouver des éloges.

RAY, *comme abrutie par le choc de la rupture.* — Vous étiez encore dans le couloir ?

HATTIE, *aigre.* — Fatalement... On a sonné pour vous à la porte d'entrée.

RAY, *elle sort de sa torpeur avant chaque réplique.* — Pour moi ?

HATTIE. — « Mlle Schmidt... Sonner deux fois », c'est écrit à la porte.

RAY. — Je n'ai pas entendu.

HATTIE. — Moi, j'ai entendu et j'ai été ouvrir... Voilà pourquoi j'étais dans le couloir.

RAY. — Qui me demandait ?

HATTIE. — Un Monsieur de Détroit, bien gentil du reste.

RAY. — Je ne connais personne à Détroit... ni ailleurs.

HATTIE. — Lui vous connait. Il est entré, il a prêté l'oreille et il m'a dit : « Je ne vous demande pas si Mlle Schmidt est là... Je vais l'attendre. »

RAY, *mécontente.* — Comment : « Je vais l'attendre ? »

HATTIE. — Exactement ma réaction... Alors il m'a répondu en montrant votre porte : « Vous voyez bien que la visite tire à sa fin... On en est aux politesses. »

RAY, *furieuse.* — Vous écoutiez ensemble à ma porte ?

HATTIE. — Jamais de la vie, c'est une idée fixe, mademoiselle Schmidt... J'ai fait entrer ce Monsieur chez moi pour attendre et je suis revenue toute seule.

RAY. — Pour écouter ce qui se disait ?

HATTIE. — Non, pour vous prévenir que ce Monsieur était là... C'est comme ça que j'ai entendu sans le vouloir la fin de votre conversation avec M. Walter. Vous avez été...

RAY, *brusquement submergée par l'émotion et le chagrin, elle se cache la figure dans les mains puis, suppliante.* — Madame Dixon, je ne veux recevoir personne... Qui est ce Monsieur ?

HATTIE. — M. Shendler, de Détroit.

RAY, *dans un sourire.* — C'est Kurt... Oh ! mon cher vieux Kurt !...

HATTIE. — Pour quelqu'un que vous ne connaissez pas.

RAY. — Faites-le vite entrer. Je le croyais mort.

HATTIE. — Sûrement pas, ou alors ce serait tout récent... Vous ne rangez pas ça ?

Elle désigne le veston d'intérieur de Walter.

RAY. — Oui, vous avez raison... *(Douloureusement contrariée :)* Je suis contrariée qu'il ait entendu tout cela.

Elle va porter le veston dans sa chambre.

HATTIE. — Je vais chercher Kurt.

Elle sort. Kurt, au bout de quelques instants frappe à la porte demeurée entr'ouverte.

RAY. — Entrez !

Kurt entre. Il est très maigre. Ses cheveux sont blancs. Il porte des lunettes d'écaille. Il a cinquante ans juste, mais en paraît davantage.

KURT. — Bonsoir, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Kurt, je suis heureuse de vous voir.

KURT. — Pardon d'avoir forcé votre porte, mais je ne suis à New-York que pour quelques heures et je tenais à vous rencontrer.

RAY, *elle lui tend les bras.* — De vieux amis comme nous peuvent bien s'embrasser.

KURT, *un peu gauchement.* — Oui, mademoiselle Schmidt.

Ils s'embrassent sur les deux joues.

RAY. — Asseyez-vous, Kurt.

KURT. — Comment diable faites-vous pour ne pas changer ?

RAY. — J'allais vous poser la même question.

KURT. — Moi ?... Oh ! regardez mes cheveux !

RAY. — Regardez les miens.

KURT. — Les cheveux blancs n'ont jamais déparé le visage d'une femme qui est restée jeune ; au contraire ils adoucissent les traits.

RAY. — Vous croyez ?

KURT. — J'en suis sûr ! Et puis si on n'a pas été très heureux quand on avait vingt ans, il faut oublier qu'on les a eus.

RAY, *pensive.* — Oui... oui...

KURT. — Vous ne savez pas le mal que j'ai eu pour retrouver votre trace... car il y a des années que je vous cherche, mademoiselle Schmidt.

RAY, *surprise.* — Vraiment ?

KURT. — Il a fallu que mon agent de New-York ait l'idée biscornue d'exposer une de mes voitures dans le hall du Plazza pour que je demande au directeur si par hasard il avait entendu parler de vous à New-York... C'est une question que j 'ai posée dix mille fois depuis que mes affaires me conduisent ici.

RAY. — Il vous a dit avoir eu une certaine Ray Schmidt à son service comme comptable.

KURT. — Oui... Il m'a donné votre adresse... Et me voilà.

RAY. — Vous vendez des automobiles ?

KURT.— J'en fabrique, mademoiselle Schmidt. « Kurt-Sussex ».

RAY, *ébloui.* — « Kurt-Sussex »... c'est vous ?

KURT. — Comment, vous ne le saviez pas ?

RAY. — Mais, Kurt, c'est prodigieux !

KURT. — J'ai joué la bonne carte, voilà tout ! Dix « Kurt-Sussex » sortent chaque mois de mon usine, et je suis en train de m'agrandir grâce à des commandes de pièces détachées que je sors en quantités industrielles pour un nommé Ford... Henry Ford... un fou, d'ailleurs, et qui ne réussira jamais.

RAY. — Kurt, c'est bon de vous avoir ici ce soir ! Si vous saviez ! L'atmosphère que je respirais était étouffante, une bouffée d'air frais est entrée avec vous.

Un silence.

KURT. — Ma mère qui était Canadienne me disait souvent : « La vie est comme une piste de luge : tant qu'elle va tout droit, regarde le paysage, mais quand elle tourne, serre les dents, aie les yeux sur l'horizon qui va se découvrir sans te retourner sur celui que tu quittes. » Après être demeuré quinze ans sans nouvelles de vous, je débarque aujourd'hui où justement vous abordez un tournant de votre existence... et je présume, un des plus rudes... Alors je vous répète ce que me disait ma vieille maman : « Ne vous retournez pas, mademoiselle Schmidt ! » Si vous devez retrouver un jour le paysage que vous avez quitté, les lacets de la vie vous y ramèneront bien tout seuls... sans que vous regardiez en arrière.

RAY. — Oh ! je ne me retourne pas, Kurt ! On ne souhaite pas retomber dans son cauchemar quand on vient d'en sortir.

KURT. — Si vous ne regrettez rien.

RAY. — Je regrette tout ce que j'ai donné... tout ce qu'on m'a volé et qu'on ne m'a pas rendu... Et dans mon dénuement...

KURT, *la coupant, inquiet.* — Votre dénuement ?

Il a embrassé la pièce d'un seul regard.

RAY, *précisant.* — Moral, j'entends ! Je n'incrimine personne autant que moi-même. On ma trompée sans doute, mais je me suis trompée bien davantage. Pour oublier la Mort ou pour oublier la Vie — suivant qu'on est heureux ou malheureux — nous bâtissons des temples d'or pour y loger des idoles. Pauvres idoles humaines dont pas une ne mérite une larme... ni même un sourire.

KURT. — Tout le monde se trompe ici-bas. Lequel d'entre nous n'a pas cru en quelqu'un ou en quelque chose qui l'a déçu ? *(Ray le regarde interrogativement.)* Moi comme les autres. J'ai cru dans la Machine née soi-disant du désir de Progrès ! Baliverne ! Savez-vous ce qu'elle exprime, la machine ? La veulerie de l'humanité moderne. Autrefois, mademoiselle Schmidt, on travaillait courageusement toute sa vie en se disant : « On se reposera là-haut »... Et puis le doute est venu et on a trouvé plus prudent de décider une récréation à la fin de chaque année et une autre à la fin de chaque semaine, et une autre encore à la fin de chaque journée. Mais comme il fallait que le travail se fasse, on a inventé

la machine qui va vite... vite... d'autant plus vite qu'on décide plus de récréations. Mais la machine s'est vengée, elle a tué la joie, l'intelligence et ce que les hommes avaient de mieux ancré au fond du cœur : l'orgueil !... Vous croyez qu'il faut être fier pour se chausser tous des mêmes souliers... et qui font mal, rouler dans les mêmes voitures et qui ont les mêmes pannes, manger les mêmes conserves qui vous procurent les mêmes gastrites et donner aux gosses une instruction de confection qui est la même pour tous et qui fait les mêmes plis aux mêmes endroits comme les vestons cousus en série... Et cela grâce à la machine qui a imprimé leurs satanés bouquins... Ah ! garce de machine, si je la tenais !... Mais j'en vends, alors qu'est-ce que vous voulez que je dise ?... Pourquoi souriez-vous ? Vous vous moquez de moi ?

RAY. — Oh ! non, Kurt ! Je souris d'abord de ne pas pleurer ce soir. Ce n'est pas le fait d'une victoire sur moi-même, mais c'est la preuve d'une cruelle défaite pour quelqu'un que je connais... ou du moins que je connaissais. Je vous en parle, Kurt, parce que vous devinez tout ce qu'on ne vous dit pas, alors !... Et puis je souris parce que je vous retrouve avec votre fougue, votre dynamisme, votre tête paradoxale d'autrefois.

KURT. — C'est vrai, mademoiselle Schmidt, ma tête est restée la même... et, depuis Cincinatti, si je vous ai tant cherchée c'était pour vous dire que mon cœur non plus n'avait pas changé... L'homme que je suis et le nom que je porte seront à vous quand vous le voudrez... Voilà.

Ray attache sur Kurt un long regard.

RAY, *parlant enfin, très bas.* — Kurt, cette fois, je ne vous dis pas non. Mais je vous demande quelques jours pour vous répondre. Avant de disposer de mon cœur, je veux être sûre qu'il n'appartient à personne qu'à moi.

KURT. — Je crois avoir eu l'occasion de vous dire que je saurais vous attendre... Et je pense vous l'avoir prouvé...

Il se lève.

RAY. — Oui, Kurt ! Merci ! *(Sincère :)* Pourquoi partez-vous déjà ?

KURT, *naïvement.* — Par discrétion, mademoiselle Schmidt et pour ne pas vous importuner. Mais à vrai dire, j'ai permis à mon chauffeur d'aller dîner chez son frère... Il ne sera à votre porte qu'à onze heures.

RAY. — Quelle heure est-il ?

KURT, *il consulte son bracelet-montre, et a un haussement d'épaules.* — Naturellement ! *(Il consulte une autre montre qu'il tire de son gousset.)* Dix heures quarante.

RAY. — Tiens ! Vous portez une montre au poignet.

KURT. — Oui. C'est une nouveauté. Mes ouvriers m'ont offert ça pour ma fête. Mais elle est toujours en panne. D'ailleurs, un mouvement d'horlogerie ne peut pas résister aux secousses du bras ! La mode ne prendra jamais.

RAY. — Vous croyez ?

KURT. — J'en suis certain ! C'est un mécanicien qui vous le dit... *(Un temps.)* Je suis bien heureux ce soir, mademoiselle Ray.

RAY. — C'est une sensation toute neuve pour moi que de rendre heureux un homme qui mérite de l'être... *(Il y a un temps assez long. Puis très lentement et en pesant ses mots :)* Kurt, pourquoi ne vous installez-vous pas dans le fauteuil là-bas, vous serez tellement mieux. *(Elle désigne le fauteuil de cuir. Kurt a un mouvement de protestation. Ray, insistant.)* Vous me ferez plaisir. *(Kurt se lève et se dirige vers le fauteuil de cuir. Mais en passant il heurte le guéridon et déclenche la boîte à musique qui, au bout de son remontage, égrène une dizaine de notes et se tait. Ray se dresse et crie :)* Non !... arrêtez, arrêtez Kurt... Non pas là... *(Et dans une plainte :)* Non, je ne peux pas, je ne peux pas... Je ne pourrai jamais ! Jamais plus !... Kurt, par pitié, allez-vous-en ! j'ai trop mal... Pardon Kurt, je ne savais pas... Je ne pouvais pas savoir... Ne me demandez plus de porter votre nom... Jurez-le moi... Si j'acceptais un jour, ce serait par faiblesse ou par pitié... Je ferais votre malheur et le mien.

KURT, *grave.* — C'est juré.

RAY. — On peut voler une femme à son amant... On ne l'arrache pas à son amour.

KURT, *doucement et avec fermeté.* — Puisque je vous dis que c'est juré, mademoiselle Schmidt.

Il gagne la porte et sort. Ray est demeurée debout, les mains croisées sur la poitrine dans une attitude fervente, les paupières closes. Mais, brusquement, ses yeux s'ouvrent sur la réalité tragique et sur l'absurdité de la décision qu'elle vient de prendre dans un instant de folie. Elle court à la porte du couloir, l'ouvre, disparaît. On entend la porte du palier qu'elle ouvre... et sa voix angoissée.

RAY. — Kurt ! *(Trop tard. La porte du palier se referme. Elle rentre, court à la fenêtre, l'ouvre. On entend dans la rue une auto qui démarre. Ray Schmidt a un cri de dépit et de rage :)* Ah ! ! ! *(La fenêtre demeure ouverte. Ray se précipite sur la boîte à musique, la saisit à deux mains, l'élève au-dessus de sa tête. Mais dans l'instant où elle va la jeter sur le sol, son geste s'arrête car... le téléphone sonne longuement à trois reprises. Alors Ray s'écroule, à genoux devant la boîte à musique tombée de ses mains sur le lit de repos. Elle la couvre de baisers. La voix étranglée, elle récite les derniers vers de la chanson, comme une prière :)* « Mon corps tiède et mon cœur battant — L'attendent dans la tour — Toute une nuit pour un instant — Car les amants du ciel meurent de voir le jour — Mon amoureux...

Un râle déchire sa poitrine.

ACTE III

PREMIER TABLEAU

C'est le même décor qu'à l'acte précédent, mais six mois ont passé. Il est dix-neuf heures. Le jour décline. Au lever du rideau, Kurt est assis le visage sombre. Hattie qui vient de l'introduire, est debout près de lui. Elle semble consternée. Un grand temps.

KURT, *baissant le ton pour n'être pas entendu de la chambre.* — Comment l'a-t-elle appris ?

HATTIE, *même ton.* — Ce matin dans la rue, en allant acheter ses provisions et son éternel bouquet d'œillets rouges. On criait l'édition spéciale du « New-York Post » qui annonçait le naufrage du « Titanic ». Elle a couru jusqu'à la Compagnie pour voir la liste des rescapés... où le nom de Walter ne figure pas. Elle est rentrée... elle m'a tendu le journal en me disant d'une voix blanche : « Madame Dixon c'est fini, je ne le verrai plus ! » Et puis, elle s'est enfermée dans sa chambre et elle n'en est plus ressortie.

KURT. — Il n'y a pas de danger que...

HATTIE. — Non... J'ai écouté à sa porte à plusieurs reprises. Elle dort. On entend sa respiration calme et régulière.

KURT. — On est sûr qu'il était sur le « Titanic » ?

HATTIE. — Vous savez qu'il n'écrivait jamais à Mlle Schmidt, par prudence, mais... Howard Reen, le commandant du « Titanic » était un de ses amis de collège et Walter avait dit avant de partir : « Je reviendrai sur le bateau de Howard dans la semaine du 12 au 19 mai... » Malheureusement, il n'y a pas de doute.

KURT. — Elle en mourra.

HATTIE. — Mon pauvre monsieur Kurt, voilà quinze ans qu'elle est morte !

KURT. — Si aucune disposition n'avait été prise en sa faveur et qu'elle ait besoin de quoi que ce soit, je suis là... Vous saurez me joindre.

HATTIE. — Vous ne la connaissez pas... Elle n'acceptera jamais rien de personne.

KURT. — Nous aviserions à ce moment-là... Pauvre Mlle Schmidt !

HATTIE. — La vie de cette femme-là aura été un martyre.

KURT. — Oui...

HATTIE, *après un temps.* — Monsieur Kurt, je n'ai jamais eu d'époux... du moins de la main droite ! Je suis une gauchère convaincue et je ne souhaiterais pas le mariage à ma pire ennemie, mais si vous voulez mon avis, connaissant Mlle Schmidt comme je la connais maintenant, c'est une femme qui, étant jeune, aurait dû se marier, avoir des enfants et rester au coin du feu.

KURT, *après un silence.* — Il fût un temps où je partageais votre façon de voir, mais j'avoue en être revenu. A bien réfléchir, et j'ai réfléchi à son cas, croyez-moi, Mlle Schmidt n'avait ni le physique, ni le cerveau d'une petite bourgeoise. Entre nous, il y a des créatures qui sont trop belles pour n'être aimées qu'une fois : elle était de celles-là... Oui, c'est dommage ! Elle aurait lancé la mode, et reçu des hommes d'Etat. Elle aurait eu à son cou tous les diamants du Cap et à ses pieds les milliardaires d'Amérique... Jusqu'au jour où elle aurait déclaré son inconduite en faillite pour devenir une vieille dame respectable ! Et elle aurait eu encore quelques années devant elle pour être une jolie repentie.

HATTIE. — A première vue, je vous aurais cru plus strict dans votre façon de concevoir la morale féminine.

KURT. — Ne vous illusionnez pas, madame Dixon... Une demi-mondaine connue qui se repend sur le tard fait plus pour l'édification des masses qu'une dame patronesse qui n'a jamais quitté le droit chemin.

Un temps.

HATTIE. — Je me demande comment on va apprendre ça à sa femme qui est à la clinique.

KURT. — La femme de Saxel ?

HATTIE. — Oui.

KURT. — Qu'est-ce qu'elle a ?

HATTIE. — Un enfant ! Enfin... elle va en avoir un troisième.

KURT. — Oh ! la malheureuse !

HATTIE. — On ne pense pas à la plaindre, parce qu'elle n'est pas bien maligne. On a tort, les gens bêtes ont autant de chagrin que les autres.

KURT. — Plus, en général.

Ray paraît sur le seuil de sa chambre que le gaz éclaire assez violemment. Elle entre et referme la porte derrière elle. Elle porte la robe de chambre de l'acte précédent. Son visage est calme et serein.

RAY. — Comme il fait sombre !

HATTIE, *montrant la fenêtre.* — C'est l'orage, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Bonjour, Kurt.

KURT, *décontenancé par l'attitude de Ray.* — Bonjour, mademoiselle Schmidt.

RAY. — Quelle heure est-il donc ?

KURT. — Sept heures et quart.

RAY, *surprise.* — J'ai dormi dix heures ! C'est bien la première fois depuis que je suis à New-York.

Hattie et Kurt s'entre regardent, gênés.

KURT, *se décidant.* — Je venais vous rendre visite en passant à New-York... et j'apprends la nouvelle... Tout ce qui vous touche, me touche, mademoiselle Schmidt et j'ai beaucoup de chagrin pour vous.

RAY, *sereine.* — Il ne faut pas Kurt ! Depuis onze ans, je disputais Walter à une autre que je n'avais même pas le droit de haïr. Maintenant je l'ai à moi toute seule. Les mots que je vous dis vous surprennent... En les entendant, ils me surprennent moi-même et je ne suis pas sûre de ne pas devenir folle... Cela finira comme ça d'ailleurs ! Je voudrais qu'on ne m'enferme pas et qu'on me laisse ici jusqu'à la fin... Je ne vous encombrerai pas beaucoup. Je serai une pauvre infirme clouée dans son fauteuil et qui demandera seulement à ce qu'on laisse devant ses yeux un joli bouquet d'œillets rouges... Ce sera mon seul luxe. Pour le satisfaire, M^me^ Dixon, vous vendrez tout ce qui m'appartient... tout... jusqu'à la boîte à musique, s'il le faut... Kurt, mon ami Kurt, vous veillerez à ce qu'on me laisse mourir ici... dans mon fauteuil... dans son fauteuil !

KURT. — Tant que je serai en vie, il ne vous arrivera rien.

Deux coups de sonnette.

HATTIE, *à Ray.* — C'est pour vous.

RAY, *à Hattie.* — Voulez-vous voir ce qu'on me veut.

Hattie sort pour aller ouvrir. Ray et Kurt gardent le silence. Hattie revient bientôt, très émue.

HATTIE. — M. Richard Saxel.

RAY, *bouleversée.* — Son fils ?

HATTIE. — Oui.

RAY, *surmontant son trouble, à Kurt.* — Au revoir, Kurt.

KURT. — Au revoir, mademoiselle Schmidt. Si vous aviez besoin de moi, je suis au Plaz jusqu'à demain midi.

RAY, *à Kurt.* — Merci. *(A Hattie :)* Faites- entrer. *(Kurt et Hattie sortent. Richard para sur le seuil, c'est un jeune homme de dix-hu ans, au visage encore enfantin. Il pense acquér quelque autorité en bombant le torse et e précipitant son élocution. Il ne pensait pas donner le change. Il est serré dans un compl bleu foncé. De toute évidence, il ne porte p encore le deuil. Ray, doucement :)* Entrez...

Richard entre, ferme la porte et se dirig vers Ray d'un pas décidé. Il s'inclin à peine.

RICHARD. — Madame !

RAY. — Asseyez-vous.

Richard s'asseoit, très raide, sur le bor du fauteuil. Ses premières phrases or certainement été apprises par cœur.

RICHARD. — Madame, croyez bien que j mesure ce que ma visite a d'insolite.

RAY, *doucement.* — Vous vous trompez.

RICHARD, *surpris.* — Si... quand même... *(reprend son souffle.)* Madame, il ne faut plu penser à mon père.

Ray se méprend et pense qu'il s'inquièt de son chagrin. Elle a un haussemen d'épaules qui dit l'impossibilité où ell est d'oublier Walter.

RAY. — Vous connaissiez donc mon exis tence ?

RICHARD. — Depuis longtemps. Etant peti garçon, mes camarades de collège me parlaien déjà de la maîtresse de mon père... Je ne savai pas ce que ça voulait dire. Eux non plus, d reste ! Mais aujourd'hui je n'ignore rien d votre liaison... Il ne faut plus revoir mon père madame.

RAY, *bondissant.* — Ah ! ça vous êtes fou ! Le « Titanic » !

RICHARD. — Le « Titanic » ?

RAY, *hors d'elle.* — Répondez !... Mai répondez moi !... Votre père n'était pas su le « Titanic » ?

RICHARD. — Mon père est à la maison.

RAY. — Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pa possible !

RICHARD. — Je vous demande pardon. J'i même attendu qu'il soit rentré pour être sû de ne pas le rencontrer ici.

RAY, *tombant sur le lit de repos, pleuran la tête dans ses mains.* — Walter ! Walter ! Vous êtes vivant !... Mon Dieu, ma tête, m pauvre tête ! *(Prise d'un soupçon :)* Vous m dites la vérité ?

RICHARD. — Naturellement.

RAY, *dans ses larmes de joie.* — Mais quan est-il revenu d'Europe ?

RICHARD. — Sur le « Georges-Washington il y aura demain huit jours.

RAY, *elle s'arrête de pleurer.* — Votre pèr est rentré à New-York depuis huit jours ?

RICHARD. — Oui... pourquoi ? Il n'est pa venu vous voir ?

RAY, *sèche.* — Cela ne vous regarde pas.

RICHARD. — Ce qui intéresse mon père me regarde et je viens vous dire pour la deuxième et la dernière fois qu'il faut rompre avec lui...

RAY, *bas.* — Huit jours.

RICHARD. — Vous n'avez pas le droit de déshonorer une famille respectable et de rendre mon père ridicule ! Si ma mère apprenait cette sacrée histoire, elle en tomberait malade ! Il faut que tout soit terminé quand elle rentrera de la clinique. Je l'exige.

RAY, *glaciale.* — Sortez !

RICHARD. — Pas avant de vous avoir dit que si vous ne consentez pas à être raisonnable, nous saurons vous y contraindre.

RAY, *dont la fureur monte.* — Sortez !

RICHARD. — Si mon père vous aimait vraiment, il serait venu vous voir depuis son retour.

RAY, *touchée par l'argument, elle baisse un instant la tête, puis se reprend.* — Figurez-vous jeune homme, qu'il me plait à moi d'aimer votre père sans être aimée de lui. *(A pleine voix :)* Et maintenant si vous ne décampez pas, j'appelle la police.

RICHARD, *il recule d'un pas en crânant, et essaye de crier plus fort qu'elle.* — La police ? Je voudrais bien voir ça ! Appelez-là, la police ! Et puis vous verrez !

Walter qui vient de se faire ouvrir la porte par Hattie, entre sans être remarqué par Richard. Il s'approche de son fils. Son visage est ravagé par une colère intérieure, sa voix est méconnaissable. Il parle avec un calme plein de menaces.

WALTER. — Nous verrons quoi ? *(Richard, à la vue de Walter demeure pétrifié et muet de terreur. La fureur de Walter soudain éclate, il saisit Richard à la gorge et hurle à son nez :)* Qu'est-ce que nous verrons ?... Hein, petit voyou, dites-le ce que nous allons voir ! *(Il serre son étreinte et secoue le jeune homme.)* Mais dites-le donc, puisque votre père vous le demande.

RAY, *arrachant Richard des mains de Walter et s'interposant.* — Lâchez-le ! Walter, lâchez-le, c'est votre fils ; vous voyez bien que vous lui faites du mal.

WALTER, *avec un geste autoritaire qui indique la porte à Richard.* — Allez ! *(Richard passe derrière Ray et Walter pour gagner la porte.)* Richard !... Souvenez-vous que la personne... qui soit-elle... qui exercerait la moindre pression sur Mlle Ray Schmidt ou qui toucherait à un cheveu de sa tête aurait à faire à moi ! Vous avez compris ?

RICHARD, *buté.* — Je n'ai pas honte de ce que j'ai fait.

WALTER, *s'approchant d'un pas.* — Non ?

RICHARD, *le bravant.* — Non.

WALTER, *lui administrant une paire de gifles.* — Moi non plus. Nous sommes quitte.

Richard sort.

RAY, *elle allume un bec de gaz à gauche de la cheminée.* — Vous avez eu tort, Walter, votre fils a agi suivant sa conscience.

WALTER. — C'est tout ce que vous trouvez à me dire, après six mois de séparation ?

RAY. — Six mois et huit jours.

WALTER. — C'est un reproche ?

RAY. — C'est une constatation.

WALTER. — Qu'est-ce que vous constatez ? Je vous écoute.

RAY. — Je constate, Walter, qu'après la scène effroyable que nous avons eue avant votre départ...

WALTER. — Vous voulez parler de la scène que vous m'avez faite ?

RAY. — Oui, Walter ! Après cette scène, vous êtes venu m'embrasser un matin en courant... et vous vous êtes embarqué pour l'Europe.

WALTER. — Toutes mes soirées étaient retenues.

RAY, *elle a un haussement d'épaules et passe outre.* — Pendant les six mois où vous étiez seul, vous n'avez pas trouvé le moyen de me faire parvenir une seule fois de vos nouvelles... ni de Paris, ni de Londres, ni de Madrid.

WALTER. — La visite que vous venez de recevoir vous démontre que je n'ai pas encore pris assez de précautions.

RAY. — Quoi qu'il en soit, après six mois d'absence, vous réintégrez votre domicile, et pendant une semaine vous passez quatre fois par jour sous mes fenêtres sans monter jusqu'à moi.

WALTER. — Il m'était impossible de faire autrement.

RAY. — De même qu'il vous était impossible de me donner un coup de téléphone pour me dire que vous n'aviez pas sombré au milieu de l'Atlantique avec le « Titanic » sur lequel votre cabine était retenue.

WALTER. — Cela m'était également impossible.

RAY. — Mon pauvre Walter, tout... vous est donc impossible ?

WALTER. — Beaucoup de choses.

RAY. — Walter, regardez-moi bien ! Moi, je vous aime tant que, pour vous, je me sens capable de tout. Vous entendez : de tout... Des prodiges, des infamies, des miracles, des crimes... tout, vous dis-je... Il n'y a qu'une chose qui me soit impossible.. et depuis toujours... c'est de croire que vous m'aimez.

WALTER, *avec mélancolie.* — Parce que le Walter que vous aimez est un être ambitieux, menteur et cynique, mauvais mari, amant sans attentions et sans tendresse, père sans indulgence, financier sans scrupules... Tandis que l'autre Walter, celui qui vous aime, je ne vous l'ai jamais présenté parce que j'avais peur qu'il ne vous déplaise... C'est un pauvre type insolent à force d'être timide... qui veut garder son épouse et craint de perdre sa maîtresse... Il est rongé de remords, de scrupules, de craintes... Il doute des autres, et plus encore de lui-même... se croit épié, suivi, menacé... Et si Ray Schmidt, qui a été l'amour de sa vie, devait un jour cesser de l'aimer, son cœur s'arrêterait simplement de battre dans sa poitrine. *(Ray le regarde avec un sourire reconnaissant et sceptique.)* Vous ne me croyez pas, Ray ? *(Et tout à coup, il s'emporte :)* Mais il faut

me croire, Ray !... Il faut ! Il faut ! Il faut !

Sa bouche reste entr'ouverte, ses yeux demeurent hagards.

RAY, *s'inquiète, puis s'affolle. Elle le fait étendre sur le lit de repos.* — Walter, Walter, mon chéri ? Calmez-vous ! Je vous en prie... ce ne sera rien... *(Elle court à la cuisine et en revient avec une carafe d'eau et une serviette. Elle bassine ses tempes d'eau glacée. Walter fait signe à Ray qu'il veut lui parler. Elle s'approche de lui, et tente de lui dissimuler son inquiétude croissante.)* Vous voulez me parler ? Vous ne pouvez pas ?... C'est nerveux, Walter ! Si, si, j'en suis sûre. *(Elle court à la porte de gauche et appelle :)* Madame Dixon ! Il n'y a personne... *(Elle revient vers Walter et lui montrant le téléphone :)* Est-ce que vous me permettez d'appeler un médecin ? *(Walter fait signe que non.)* Vous ne voulez pas ?... Ou votre fils ? *(Il fait signe que non.)* Non plus ? *(Il lui fait signe d'approcher. Il s'appuie sur elle et se met debout.)* Walter, vous êtes imprudent de vouloir partir si vite... Est-ce que vous me permettez de vous accompagner ?... Non ! *(Le visage de Walter se détend, il esquisse un sourire et lui tend les bras. Elle l'embrasse éperdument et, malgré elle, laissant percer son inquiétude :)* Je suis ennuyée que votre parole ne revienne pas plus vite. *(Puis, se rattrapant :)* Vous êtes tellement nerveux, mon pauvre chéri ! *(Walter fait signe que lui ne s'inquiète pas. Il est sur le pas de la porte. Il revient et montre le téléphone. Puis il déplie successivement le pouce, l'index et le médius de sa main droite.)* En rentrant vous me sonnerez trois fois pour me dire bonsoir ? *(Walter fait un signe affirmatif.)* Cela voudra dire : « Je vous aime », n'est-ce pas ?

Walter lui envoie un baiser des deux mains et sort. Elle l'accompagne dans le couloir où on l'entend dire : « Pourvu que l'orage ne vous surprenne pas en route. » *Elle rentre, ferme sa porte, va à la fenêtre qu'elle ouvre. Coup de tonnerre. L'orage éclate. Ray cependant montée debout sur la banquette, le visage fouetté par les rafales de pluie suit anxieusement des yeux Walter qui s'éloigne. Elle dit :* « Pourquoi court-il ? Il ne faut pas qu'il courre... il ne faut pas qu'il courre... » *Elle l'a perdu de vue, en laissant la fenêtre ouverte. Elle va à la cuisine, ranger la carafe d'eau et la serviette, revient, commence à s'impatienter en guettant le téléphone. Une première sonnerie retentit. Le visage de Ray s'éclaire. Deuxième sonnerie. Ray sourit soulagée. Troisième sonnerie. Ray va adresser vers l'appareil un baiser, mais son geste se fige car... le timbre sonne... sonne... sonne... tandis que l'orage gronde...*

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

C'est le même décor qu'au tableau précédent, à cela près qu'il semble encore plus fané et plus misérable. Nous sommes en 1913. Le lit de repos, la banquette et la boîte à musique ont disparu. Dans le fauteuil de cuir, une femme sans âge, au masque ravagé est assise, ou plutôt tassée sur elle-même. C'est Ray Schmidt. Près du fauteuil, le guéridon avec le téléphone et un bouquet d'œillets rouges dans un verre d'eau. Ray, qui sommeillait, ouvre les paupières et tourne la tête pour apercevoir le jour qui se lève sur New-York. D'un mouvement brusque, elle saisit le téléphone, porte le récepteur à son oreille.

RAY. — Allô ! Mademoiselle... M. Walter Saxel, je vous prie... Oui, je sais qu'il n'est plus là !... C'est cela, merci, mademoiselle... *(Transfigurée de bonheur :)* Walter Saxel ? C'est Ray Schmidt... de Cincinatti... Celle qui vendait des voiles de mariées dans une petite mercerie de la rue Bamyler... Vous me reconnaissez ?... Eh bien ! Walter, il n'y a pas de raison que je permette à un garçon qui m'aime moins que vous de me raconter qu'il m'aime plus que vous... Parce que maintenant, je sais que vous m'aimez... Vous m'avez donné deux preuves : d'abord, vous m'avez demandée en mariage, vous vous souvenez dans le Nouveau Parc de Cincinatti, près de la cascade... et puis, vingt ans plus tard, un soir, parce que je ne voulais pas croire à votre amour, votre cœur s'est arrêté de battre... Comment dites-vous ?... On a coupé... *(Elle regarde la fenêtre.)* Ah ! il est reparti... fatalement...

Elle repose l'appareil sur le guéridon et tire à elle par larges mouvements du bras le fil de la ligne dont on voit bientôt l'extrémité coupée. La bouche de Ray Schmidt continue de prononcer des mots inaudibles, car la musique qui a repris la mélodie : « Mon amoureux est un habitant de la lune », *maintenant éclatante, couvre sa voix.*

RIDEAU

Ray. Walter.

Ray. Walter.

6 WALTER. — *Que je suis bien ici !* (ACTE II.)

7 WALTER. — *Vous avez une mèche qui blanchit...* (ACTE II.)

8 RAY. — *Dieu nous entende, Walter... et nous pardonne !* (ACTE II.)

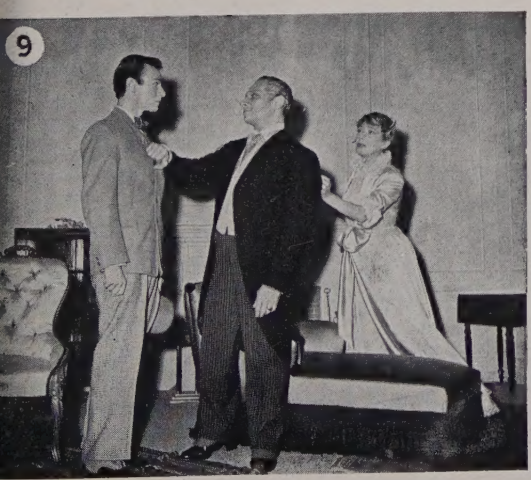
9 WALTER. — *Qu'est-ce que nous verrons ?... Hein... Petit voyou...! Dites donc ce que nous allons voir !* (ACTE III.)

10 RAY. — *Vous voulez me parler ?* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Ray. Walter.

Richard. Walter. Ray.



Ray. Walter.

"BACK STREET" DEVANT LA CRITIQU

Il y a toujours quelque témérité à vouloir tirer une pièce d'un roman ou d'un film célèbres. Neuf fois sur dix, on ne retrouve à la scène ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire ni la pensée profonde du livre, ni les déploiements fastueux de l'écran. La déception est donc presque fatale.

C'est du moins ce que je me disais, l'autre soir, en me rendant au théâtre, me demandant, par surcroît et plein d'inquiétude, quelle idée biscornue avait poussé Michel Dulud, homme d'ordinaire lucide et raisonnable, à faire une pièce avec ce *Back Street*, fameux roman de Fannie Hurst, dont deux films, non moins fameux, ont porté la gloire à travers le monde.

Eh bien ! pour une fois, j'avais tort d'être inquiet. Si toutes mes préventions, certes, ne sont pas tombées, j'avoue que ma surprise a été particulièrement agréable.

Que Michel Dulud est un habile homme ! Avant de commencer son travail, il s'est dit que le respect dû à l'œuvre originale résidait moins dans les mots que dans l'esprit, et qu'après tout si le roman est analyse, le théâtre est avant tout synthèse. Cette synthèse, il la pratiqua donc en élaguant au maximum les éléments accessoires du livre et du film, en concentrant l'action en cinq tableaux rapides et en conservant seulement cinq des personnages.

Ainsi, au cours d'une intrigue ramassée et cohérente, suivons-nous la douloureuse et sublime aventure de Ray Schmidt, jeune femme qui, ne voyant l'amour que comme une religion et ne la comprenant que sous une forme exclusive et indestructible, s'éprend avec passion de Walter Saxel, riche banquier, marié, dans l'ombre duquel elle vivra toute une vie « en marge », souvent seule et presque oubliée, ne trouvant de joie que dans le coup de téléphone problématique du bien-aimé. A la fin, brutalement privée de cet amour, Ray, devenue une vieille femme, n'en continuera pas moins à aimer par delà même la mort.

Louons Mihcel Dulud d'avoir surmonté avec tant d'adresse tant d'écueils et de nous avoir donné une œuvre qui, bien que forcément schématique, n'en garde pas moins sa signification, sa force et sa sensibilité.

ANDRÉ RANSAN
dans *Ce Matin*

La partie était difficile à gagner. D'un côté, un roman célèbre, de l'autre, l'inoubliable souvenir d'Irène Dunne dans le film, quel handicap pour l'actrice chargée de reprendre le rôle à la scène ! Suzy Prim emporte non seulement le succès, mais elle y trouve le plus éclatant triomphe de sa carrière. L'ovation que la salle lui a faite, le soir de la répétition générale, au baisser final du rideau, n'était que la juste récompense d'une interprétation vraiment exceptionnelle. Nous n'avions pas vu depuis longtemps à Paris une actrice de cette classe, de cette humanité, de cette vérité.

On peut conduire au Théâtre Fontaine la plupart des jeunes femmes qu'on nous présente, à l'heure actuelle, comme des vedettes de théâtre ou de film. Elles y verront avec profit comment une véritable actrice, au lieu de « faire semblant » peut s'identifier totalement à son personnage, pleurer de vraies larmes, rire de vrais rires, bouleversée, bouleversante, s'égalant aux plus grandes. Si Paris ne court pas applaudir Suzy Prim dans *Back Street*, c'est à désespérer du théâtre.

Le rôle est écrasant. Il su porte tout le poids de la pièc Et ce personnage d'amoureus volontairement effacée dar l'ombre d'un homme qui ne mérite guère, est un des plu ingrats qu'il soit. Il englob toute une vie de femme, depu les jours confiants d'un débu d'amour, jusqu'à la tendre ame tume désenchantée de la liaiso ancienne. L'actrice en nuanc tous les aspects, elle en indiqu les états successifs avec un sensibilité, une sobriété pa faites. Une légère moue, u regard qui s'embue, tandis qu la bouche esquisse un sourire peine crispé : nous avons tou compris, tout senti. C'est d très grand art.

Dans le rôle, extrêmemen difficile aussi, de Walter Saxe Samson Fainsilber est pla sible, un peu froid, plus conform au personnage du livre qu celui du film. Si on pouvait lu adresser un reproche, ce sera surtout de nous montrer u aspect du rôle, celui de l'homm d'affaires occupé, conformist un peu raidi et lointain. Deu ou trois fois seulement, l'enve du personnage, le Walter pa sionné, tyrannique, à la fo sympathique et odieux, émerg des profondeurs et affleure à l surface. Le reste du temp Samson Fainsilber a un pe l'air d'être en visite. Peut-êt l'acteur n'est-il pas tout à fa responsable... Michel Dulud dans son adaptation qui es émouvante et adroite, ne para pas avoir fouillé le personnag de Walter autant que celui d Ray.

Gabrielle Doulcet, Jean-Fre Mélé et Pierre Hamel compl tent la distribution. La mis en scène de Christian Gérar manque un peu de consistanc Les costumes et les décors son fort jolis. L'ensemble mérite u grand et durable succès.

A.-P. ANTOINE
dans *Aux Ecoutes*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDAR

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1952